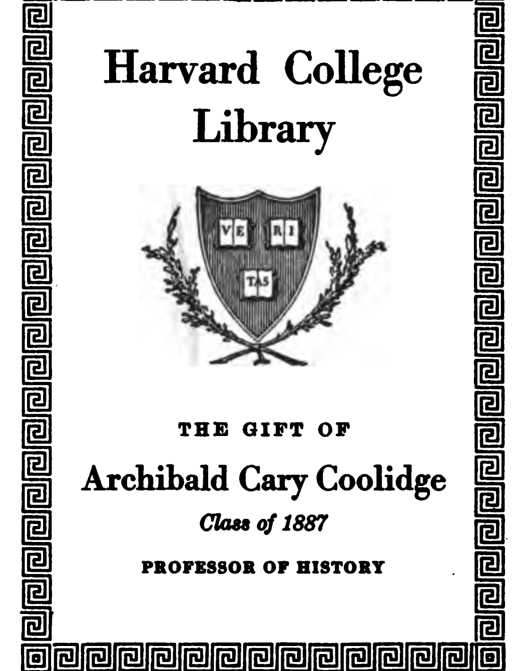
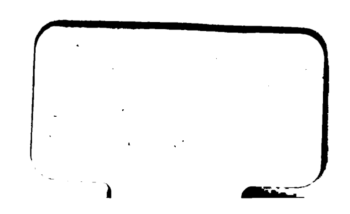
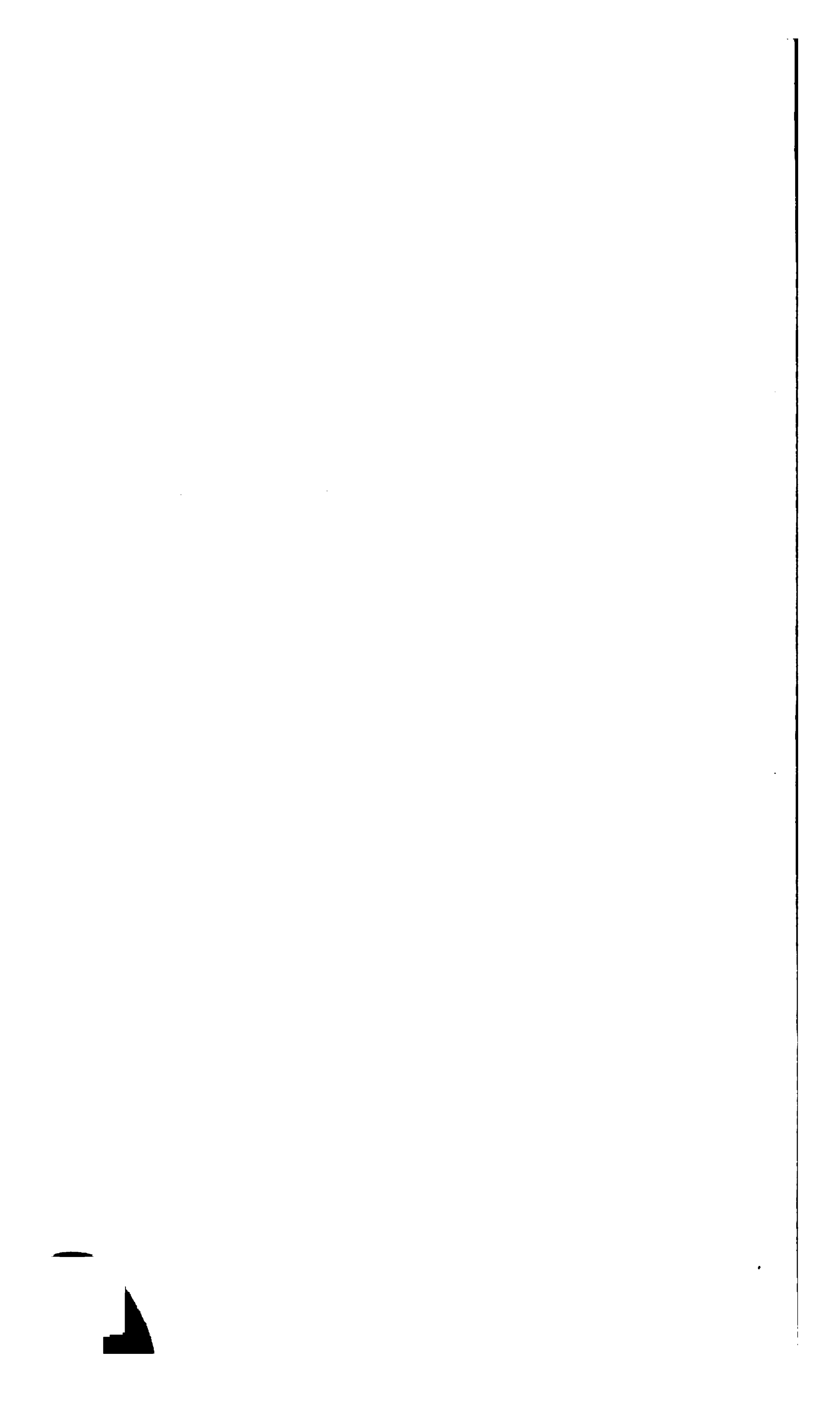










LA SERBIE,

SON PASSÉ ET SON AVENIR.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.

LA SERBIE,

SON PASSÉ ET SON AVENIR

PAR

M. HENRI THIERS.

PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE

de

M. ÉDOUARD LABOULAYE,

Professeur de législation comparée au collége de France,
Membre de l'Institut.

PARIS

DRAMARD-BAUDRY ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

12, RUE BONAPARTE.

1862

A L'AMI DES HOMMES

AU SAVANT ILLUSTRE

MONSIEUR JOMARD

Membre de l'Institut de France

HOMMAGE DE RESPECT, D'ADMIRATION

ET DE RECONNAISSANCE

Henri THIERS.

Paris, 5 mars 1862.

MONSIEUR,

J'ai lu avec intérêt votre livre sur *la Serbie, son passé et son avenir*. Vous avez raison d'appeler l'attention de la France sur un peuple trop peu connu. Depuis un siècle on s'attend d'heure en heure à la chute de cet empire turc qui ne peut ni vivre ni mourir ; depuis un siècle, la jalousie des puissances maintient un état de choses détestable, et les publicistes cherchent en vain une solution. On oublie que l'héritier de cet empire est trouvé, à la seule condition de ne pas le dépouiller de ce qu'il possède et n'a jamais cessé de posséder. Les populations slaves, qui composent la Turquie d'Europe, ne veulent être ni Russes ni Autrichiennes; qu'on les laisse à elles-mêmes. Délivrées de l'oppresseur, elles vivront par leur propre force, sans avoir besoin d'un maître étranger. La justice tranchera une question que la politique est impuissante à résoudre; l'équilibre européen ne sera point troublé, et la France comptera un allié de plus dans le peuple indépendant qui régnera de l'Adriatique à la mer Noire.

On oublie toujours que dans ce vaste espace, il y a une nation chrétienne, laborieuse, patiente, intelligente, qui ne demande qu'à jouir librement du sol qu'elle cultive et qui lui appartient. Depuis un demi-siècle la Serbie a prouvé qu'elle était capable de se gouverner elle-même;

le Monténégro a montré qu'il savait se battre, les Bosniaques et les Bulgares sont de même race que les Monténégrins et les Serbes; ils ne sont ni moins patriotes ni moins braves, et formeront un empire slave le jour où l'Europe leur permettra d'exister.

La Grèce nous doit son indépendance; l'Europe s'est lassée de la voir souffrir; les Slaves de la Turquie souffrent-ils moins? Sont-ils moins dignes de la liberté? Sans doute, ces peuples parlent moins à notre imagination; leurs ancêtres ne nous ont pas donné la civilisation; mais les Serbes sont-ils moins attachés à leur nationalité, moins courageux, moins poétiques, moins chrétiens que les Grecs modernes? Personne ne le croira en étudiant leur histoire, et surtout en lisant ces poëmes héroïques qu'on croirait écrits dans la langue d'Homère.

Continuez donc, Monsieur, une œuvre excellente. Faites-nous connaître un peuple que notre ignorance nous cache, et qui n'espère qu'en nous; car la France seule, dans la question d'Orient, n'a d'autre intérêt que celui de la civilisation. La France a toujours aimé les braves; elle a toujours été au secours des chrétiens opprimés; à ce double titre, qui donc plus que les Serbes mérite notre intérêt et notre appui?

Je me dis, avec une parfaite sympathie,

Votre très-obéissant serviteur,

Édouard LABOULAYE.

LA SERBIE,

SON PASSÉ ET SON AVENIR.

> La Serbie est appelée à jouer tôt ou tard un grand rôle dans les affaires d'Orient.
>
> (*Voyage en Bulgarie, pendant l'année* 1841, par M. Blanqui, membre de l'Institut de France.)

Nous assistons à un spectacle grandiose et unique dans l'histoire. Une révolution générale s'accomplit qui porte en elle un caractère de grandeur et de justice, de force et d'urgence dont on ne trouve antérieurement pas d'exemple. Dans ce grand drame de la régénération des peuples, il n'est pas de détails sans intérêt, pas

d'incidents sans conséquences, pas de cause si infime qui n'ait son influence sur l'avenir. Tandis que tous les regards s'arrêtent sur l'Italie renaissante ou sur la Pologne opprimée, qu'il me soit permis d'appeler l'attention sur une branche de la famille Slave, qui cherche elle aussi à reconquérir sa nationalité, et qui lutte depuis des siècles pour son indépendance. Je veux parler du peuple serbe qui commence à surgir à l'horizon politique et dont l'énergique persévérance obtiendra — j'ose l'espérer — ce premier des biens que Dieu donne à tous, la liberté.

Les derniers événements du Monténégro, les succès de ces montagnards héroïques contre les troupes turques, ont une importance plus grande qu'on ne le pense peut-être généralement en France. C'est que la *Montagne-Noire* n'est, en quelque sorte, que le drapeau resté indépendant de la nationalité serbe qui a occupé une large place dans le moyen âge et qui s'est fait jour dans la principauté de Serbie. Le souvenir et l'amour de cette nationalité vivent profondément gravés dans

le cœur de la population soumise au régime oppressif de la Turquie, des rives du Danube aux frontières de la Macédoine et de l'Albanie; des bords de la mer Adriatique aux rivages de la mer Noire. Autour de ce drapeau bientôt elle se ralliera en masse, si la victoire continue à favoriser les *Hayduques* Monténégrins, ces hommes vaillants qui ont conservé, dans leur nid d'aigle, l'amour du pays et de la liberté. C'est à ce point de vue, et en considérant l'état de faiblesse de l'empire Ottoman, que ces collisions dont on parle à peine, pouvant, d'un moment à l'autre, prendre tout à coup les proportions d'une insurrection générale, méritent de fixer l'attention des cabinets européens.

A côté de cet intérêt purement politique, la question serbe offre un intérêt humanitaire auquel tous les cœurs généreux doivent prendre part. Si l'on s'est justement ému chez nous des massacres de Syrie, qu'on n'oublie pas que les Serbes aussi sont nos frères. Si la France, l'Europe entière, s'est associée, il y a près de quarante

ans, aux malheurs de la Grèce, songeons qu'il y a, dans les provinces du nord de la Turquie, des chrétiens tout aussi héroïques, tout aussi malheureux et dignes de notre sympathie. Il est vrai que l'antique splendeur des Hellènes était bien faite pour enflammer l'enthousiasme de nos pères; mais je ne crois pas que le passé de la Serbie, pour être moins brillant et plus près de nous, ne puisse inspirer à notre génération des sentiments analogues. Cette histoire si peu connue et si dramatique est le meilleur plaidoyer en faveur des Serbes. Nous n'en avons, çà et là, que des fragments épars dus à la plume habile de M. Cyprien Robert et aux dissertations d'un écrivain éminent, M. Édouard Laboulaye. Le premier ne trace guère que l'histoire de l'indépendance serbe de 1804 à 1833. Son livre, dont on ne saurait trop recommander la lecture, initie plus spécialement aux mœurs de ce peuple, sur lesquelles la traduction des chants populaires de la Serbie par M. Dozon, a jeté le charme naïf et toujours puissant de la poésie.

J'ai cherché, en m'inspirant de ces précieux écrits et de l'histoire de M. Raitch, écrivain national, à faire connaître cette population intéressante, dans son passé et dans ses mœurs, dans ses tendances vers le progrès, dans ses espérances pour l'avenir. Puisse cette esquisse contribuer à lui gagner les sympathies de ceux qui défendent les nobles causes. La France, qui vient d'ouvrir pour l'Italie une ère de renaissance, ne peut rester sourde à la voix des peuples qui souffrent et qui luttent. Mais avant de demander, pour les Serbes, le concours moral des puissances amies de l'humanité, voyons d'abord ce qu'ils furent, et sur quoi fondés ils s'efforcent de reconquérir leur indépendance et réclament la reconstitution de leur nationalité.

I

ÉTABLISSEMENT DES SERBES.

La contrée où les Serbes sont aujourd'hui répandus, formait, avant la première migration des Slaves en Europe, une vaste province de l'Empire Romain connue sous le nom d'*Illyrie*. Elle occupait toute la partie Nord-Est de la mer Adriatique, depuis le fleuve Arcie dans l'Istrie, jusqu'à la Drina dans la Bosnie et le mont

Scadre. Cette province comprenait ainsi tout l'espace qui s'étend entre la mer Adriatique, la haute Mysie (Serbie actuelle), la Pannonie (Slavonie et Croatie), la rivière la Sâva, et se terminait par la Dalmatie et la Libournie (Bosnie et Herzégovine). Au IV[e] siècle, l'Illyrie prit plus d'extension encore et reçut le nom de *Grande Illyrie*. Sous cette dénomination, on entendait toutes les possessions romaines de l'Est, c'est-à-dire, la Macédoine, l'Achaïe, la Thessalie, l'Épire, la Dékie, la Haute-Mysie, la Dardanie, la Dalmatie et la Pannonie. Dans le siècle suivant, au moment de la première apparition des Slaves, l'Illyrie, plus étendue encore, embrassait tout le pays compris entre la mer Adriatique, la Sâva, le Danube, jusqu'aux monts Scadre et Yme en Thrace, et la mer Noire : ses capitales étaient Syrmium en Pannonie, et Sardyk dans la Basse-Mysie.

Lorsque les Slaves se montrèrent sur les frontières de l'Empire, cette contrée venait de subir le passage des Huns qui, à la suite d'Attila, après avoir dévasté le pays, allèrent porter leurs rava-

ges dans l'Europe occidentale. Les Slaves vinrent sur leurs traces et s'avancèrent même jusqu'aux portes de Constantinople. En même temps, les Avares se répandaient en Pannonie (Hongrie). L'Empereur Phocas, qui régnait alors, fit de vains efforts pour arrêter cette double invasion : les Slaves s'établirent dans la Mysie et dans la Thrace ; les Avares, dans la Pannonie, la Dalmatie, l'Istrie, la Styrie et la Carniolie.

L'empereur Héraclius, qui succéda à Phocas, ne réussit pas mieux contre les nouveaux venus. C'est sous son règne que les Serbes parurent pour la première fois dans l'Empire. Dès les temps les plus reculés, cette peuplade habitait la *Sibérie asiatique*, d'où est venu le nom de *Serbe*. Elle abandonna enfin ces contrées glaciales et descendit dans la Sarmatie asiatique située aux environs du Caucase, sur les bords de la mer Caspienne. De là, les Serbes passèrent dans la Sarmatie européenne, et plus tard, en même temps que les Croates dont ils étaient voisins,

ils gagnèrent la *Serbie Blanche*, d'où le nom de *Serbes blancs* qu'on leur donna.

D'après Constantin Porphyrogénète, la Serbie Blanche serait cette partie de la Basse-Hongrie comprise entre le Danube et la Theïss, à peu près ce qui constitue aujourd'hui la Voïvodie serbe. Quoi qu'il en soit, c'est de ce point que les Serbes se répandirent dans les provinces de l'Empire, vers l'an 790.

L'empereur Héraclius, au milieu des difficultés de son règne, ne dut pas songer à les expulser. Il essaya de se les attacher par des concessions de territoire et leur permit de s'établir dans la Macédoine où ils étaient parvenus. Constantin Porphyrogénète ajoute que les Serbes, changeant tout à coup de projet, voulurent retourner dans leur patrie et que l'empereur ne s'y opposa point. Mais, après avoir repassé le Danube, ils se repentirent de leur démarche et, par l'intermédiaire du *préteur* de Belgrade, ils demandèrent qu'on leur concédât d'autres terres. Le pays désigné aujourd'hui par les noms de Serbie et

de Pannonie, avait été complétement dévasté par les Avares. Héraclius leur concéda ces provinces. Un historien du XVIIIe siècle, Georges Praïe, complète ainsi l'histoire de leur établissement : « Après avoir traversé le mont Ardie, les Serbes, dit-il, arrivèrent dans la Haute-Dalmatie, et, unis aux Croates, attaquèrent les Avares établis dans cette partie de l'Illyrie. La lutte fut longue, mais les Avares vaincus, durent enfin évacuer le pays. Les vainqueurs se partagèrent leur conquête. La Dalmatie fut ainsi divisée en deux parties : celle de l'ouest, où s'établirent les Croates; celle de l'est, qui devint le lot des Serbes et prit le nom de Serbie. Depuis cette époque, le pays a constamment appartenu à ces derniers; leurs descendants le peuplèrent, et aujourd'hui encore, plus que dans les autres parties de la Turquie, on y retrouve les mœurs intactes de ces Slaves et leur langue, dont les noms des localités ont conservé l'empreinte. Une fois établis en Dalmatie, les Serbes se répandirent dans la Slavonie et dans la Haute-

Mysie qu'ils occupent encore de nos jours. »

M. Raïtch établit les limites de la Serbie à cette époque, d'après les historiens Constantin Porphyrogénète et Farlati, en donnant aux provinces que comprenait cet État naissant, les noms sous lesquels elles sont connues actuellement. D'après cet écrivain, les Serbes occupaient, avec la Dalmatie orientale, l'Herzégovine, la Bosnie, la Rassie et quelques provinces moins étendues comme le Monténégro, la république de Raguse et les îles avoisinantes du littoral adriatique. Ainsi la Serbie embrassait déjà tout le pays compris entre le fleuve Verbas et le Timok qui coule sur les frontières de la Bulgarie; entre la mer Adriatique et le Danube, en ajoutant la moitié de la Slavonie, de la Drâva à la Sâva, d'Essek à Belgrade.

Quant aux chefs qui dirigèrent les Serbes dans leur migration, on ignore même leur nom jusqu'à l'établissement de ce peuple dans la Serbie Blanche. Constantin Porphyrogénète nous apprend qu'à cette époque, deux frères se parta-

geaient le pouvoir dans cette contrée. L'un d'eux demanda et obtint de l'empereur la permission de s'établir en Thessalie; son nom n'est pas rapporté par l'historien. Le second continua à gouverner les Serbes. C'est sous ce prince ou *Joupan* que les tribus qu'il dirigeait, après s'être avancées jusqu'en Macédoine, voulurent s'en retourner dans leur patrie et s'établirent enfin définitivement en Dalmatie. La ville de *Rausice*, connue plus tard sous le nom de Raguse (*Doubrovnik* en serbe), devint la capitale de la Serbie et le séjour de son chef. L'un de ces *Joupans*, *Voïslav*, porta le titre de prince. Après lui, l'autorité passa successivement à *Radoslav*, à *Prosségoï* et à *Vlastimir*. Sous le gouvernement de ce dernier, le prince bulgare *Pressian* fit aux Serbes une guerre qui dura trois ans et dans laquelle, à la suite de plusieurs défaites, il se vit obligé de demander la paix. Ce fait porte Charles Dufresne à conclure que Vlastimir était contemporain de l'empereur Basile *le Macédonien*, et qu'il régna en 890, époque à laquelle vivait Pressian. C'est

vers la fin de ce siècle, de 867 à 889, que les apôtres slaves Kiriel et Méthode, après avoir converti les Bulgares et traduit les livres saints en langue vulgaire, portèrent les lumières du christianisme aux Serbes, aux Dalmates, aux Bohêmes et aux Moraves.

A la mort de Vlastimir, la Serbie fut partagée entre ses trois fils, *Muntimir*, *Stroïmir* et *Goïnik*. Cependant Boris, fils de Pressian, voulant réparer les défaites de son père, attaqua les trois princes, mais avec moins de bonheur encore, car il tomba lui-même au pouvoir des Serbes. Toutefois il parvint à s'échapper et regagna la Bulgarie sans vouloir consentir à la paix. Un danger d'une autre nature allait bientôt menacer la Serbie. La mésintelligence ne tarda pas à se mettre entre les successeurs de Vlastimir. Muntimir étant parvenu à concentrer tout le pouvoir entre ses mains, ses deux frères se retirèrent en Bulgarie. Cette rupture n'eut, pour le moment, aucune suite fâcheuse. *Prébislav*, fils de Muntimir, lui succéda sans entraves. A sa mort, il laissa

le gouvernement à *Pierre*, fils de Goïnik, qui, lors de l'expulsion de son père, avait gagné la Croatie. Ce prince, contemporain de l'empereur Léon, régna vingt ans sur la Serbie. Il vécut d'abord en paix avec la Bulgarie. Les intrigues de Michel de Zaholmie (les environs de Trébigné) réussirent à rompre cette bonne intelligence. L'empereur Léon était alors en guerre avec les Bulgares; Michel fit accroire à Siméon, leur prince, que Pierre, poussé par la cour de Constantinople, nourrissait le projet de l'attaquer dans ses États. Désireux de prévenir les Serbes et aussi de leur faire payer leurs victoires passées, Siméon donna le commandement d'une armée à Théodore Sigrician et à Marmey, ses généraux, et leur confia le prince *Paul*, fils de Stroïmir. Les généraux bulgares, parvenus sur les frontières de la Serbie, demandèrent à parlementer. Ils exigèrent que le prince Pierre se rendît lui-même dans le camp, offrant, comme otage, le jeune Paul son cousin. Mais à peine le prince serbe et les grands de sa cour qui l'ac-

compagnaient furent-ils au milieu de leurs ennemis, qu'on s'empara de leurs personnes au mépris du droit des gens. Les Bulgares s'en retournèrent ensuite chez eux avec leurs prisonniers qu'on laissa mourir dans les fers.

L'élection de Paul au pouvoir fut le résultat de cette trahison. Ce nouveau prince eut d'abord à défendre son autorité contre *Zacharie*, fils de Prébislav, dont l'empereur Romain Ier, à la cour de qui il s'était réfugié, appuya les prétentions d'une armée. Zacharie échoua dans sa tentative. Les troupes impériales furent battues; il fut lui-même fait prisonnier et envoyé en Bulgarie. Il semble que Paul aurait dû éviter de confier aux Bulgares un prince de sa famille : l'histoire de sa propre élévation était bien faite pour lui montrer les dangers de cette mesure. L'expérience le prouva bientôt. Après trois ans de tranquillité, la Serbie vit la guerre se rallumer avec la Bulgarie. Aussitôt Zacharie est mis par les Bulgares à la tête d'une armée, et cette fois, plus heureux contre Paul, il parvint à l'expulser de ses États

et s'empara du gouvernement. Les Bulgares n'eurent pas lieu de s'applaudir de leur choix. Dans une guerre qu'ils eurent peu de temps après avec l'empereur, Zacharie prit parti contre eux, fit essuyer une défaite à leurs généraux, Sigrician et Marmey, et envoya à Constantinople, comme un trophée de sa victoire, un nombre considérable de têtes bulgares. Cette conduite irrita la colère des vaincus sans abattre leur courage. Une nouvelle armée, plus forte que la précédente, envahit la Serbie qui ne put lui opposer qu'une faible résistance. Zacharie, vaincu dans la première rencontre, alla chercher un refuge en Croatie. On ignore quel fut son sort.

Selon leur coutume, les Bulgares avaient amené avec eux un prince de la maison de Serbie, *Tcheslav*, petit-fils de Stroïmir, mais non plus avec l'intention d'établir son autorité dans le pays. Ils ne se servirent de ce prétexte que pour tendre, aux chefs ou *joupans* serbes, un piége semblable à celui où ils avaient attiré le prince Pierre, et dans lequel tous les grands de

la cour se laissèrent prendre. Dès lors, les Bulgares ne trouvèrent plus de résistance. Une partie de la population fut emmenée prisonnière ; le reste des habitants s'enfuirent en Croatie. Lorsque l'armée ennemie opéra sa retraite, la Serbie n'offrait plus qu'un désert. Ainsi l'ambition et la discorde qu'elle fait naître entre les princes, font les malheurs du peuple. *Concordiâ parvæ res crescunt; discordiâ maximæ dilabuntur !*

Après avoir ainsi dévasté le pays, les Bulgares se jetèrent sur la Croatie; mais ils expièrent, sous le fer des Croates, leurs trahisons et leurs ravages. Sept années se passèrent néanmoins sans que les Serbes pussent regagner leur malheureuse patrie. Enfin Tcheslav et quatre de ses compagnons de captivité parvinrent à s'enfuir de Bulgarie. Dès qu'ils apprirent le retour de leur prince, les Serbes accoururent pour se ranger sous son autorité. Tcheslav demanda et obtint le protectorat de Constantinople à la faveur duquel il put reconstituer son État. Il mourut sans héritier et eut pour successeur son gendre

Tichomil. Ce prince, croyant la Serbie désormais assez forte pour se passer de la protection de l'empereur, chercha à se rendre indépendant. Ses espérances furent trompées; il se vit contraint d'accepter les conditions de Constantinople. Tous les historiens s'accordent à dire que Étienne Némanïa, le fondateur de la dynastie des Némanïa et du royaume de Serbie, était un des fils de Tichomil.

II

ÉTIENNE NÉMANÏA ET LE ROYAUME DE SERBIE.

A peine arrivé au pouvoir (1143), Étienne s'empressa de faire alliance avec ses frères qui disposaient, chacun dans sa province, d'une autorité égale à la sienne. Aidé par eux, il envahit la Rassie, la haute et la basse Zinta, et reconquit tout le territoire cédé à l'empire grec par le traité conclu entre Tcheslav et l'empereur.

Ayant ainsi rétabli la Serbie dans ses anciennes limites, il fixa à Pristina le siége de son gouvernement.

La mort de l'empereur Manuel Comnène (1180) marqua le commencement de la puissance d'Étienne Némanïa. Il étendit les frontières de la Serbie jusqu'au Danube et à la Sâva au nord, jusqu'à la Bosnie à l'ouest; il conquit tout le territoire qui constitue la Serbie méridionale, alors au pouvoir des Grecs, avec des forteresses importantes, Srédatz, Péternik, Nisch, etc.

L'historien italien Freschoti rapporte qu'Étienne se trouvant en Rassie, l'empereur Frédéric Ier d'Allemagne passa par la Serbie pour se rendre en Terre-Sainte; que le prince serbe alla au-devant de lui avec de riches présents et que les souverains se rencontrèrent à Nisch. Helmond et Arnold prétendent que l'entrevue eut lieu sur la Morava, et ils en précisent la date qu'ils fixent au 23 juillet 1189. Étienne pourvut aux besoins de l'armée de Frédéric; il offrit à ce dernier *quatre chameaux*, fait assez curieux si l'on

songe que ni la Serbie ni les États voisins ne font usage de ce quadrupède. L'empereur, à son tour, fit don à Étienne des bateaux qui avaient servi à transporter ses troupes de Ratisbonne à Belgrade.

Cependant l'ambition d'Étienne ne se trouvait point satisfaite des conquêtes qui avaient signalé le commencement de son règne. Il comprit qu'un État indépendant, situé sur les frontières de l'empire grec, n'était possible qu à la condition de réunir en lui les forces disséminées dans les principautés voisines. Il chercha donc et réussit à annexer à la Serbie, la Dalmatie, la Dioclétie, la Tribunie et la Zaholmie jusqu'à la Croatie. Il prit alors le titre de roi. Assez puissant désormais pour lutter contre l'Empire même, il tourna ses armes victorieuses du côte des provinces grecques, battit les troupes impériales et s'établit dans plusieurs forteresses avancées. A la suite de ces succès, Isaac l'Ange dut traiter avec Étienne Némanïa et lui abandonner ses conquêtes. Pour cimenter la paix conclue, l'empe-

reur accorda Eudoxie, sa nièce, à *Étienne*, fils aîné du roi de Serbie. Tranquille du côté de Constantinople, le vainqueur se dirigea sur la Bosnie, s'empara de cette province et d'une partie de la Croatie connue sous le nom de Syrmie.

La Serbie s'était transformée entre les mains habiles d'Étienne. Ce n'était plus, grâce à lui, un État sans cesse menacé, livré aux discordes intérieures, aux intrigues des princes voisins; il en avait fait un royaume puissant et respecté. Son règne inaugure en quelque sorte une ère nouvelle pour ce pays et prépare, à deux siècles d'intervalle, l'empire serbe de Douchan.

Ce prince laissa trois fils : *Étienne*, *Vouc* et *Rastco*. Ce dernier embrassa la vie monacale et joua, sous le nom de saint Sabbas, un rôle important dans l'histoire de l'Église de Serbie (1).

---

(1) Il ne sera pas inutile de dire ici quelques mots de ce fils d'Étienne Némanïa. Sous le règne de ce prince, comme aujourd'hui encore, le mont Athos était peuplé de moines grecs répandus dans de nombreux monastères. Ces moines, pour subvenir à leurs besoins, voya-

Parvenu à un âge très-avancé, après quarante ans d'un règne glorieux, le premier des *Némanïa*

---

geaient dans la péninsule et recueillaient d'abondantes aumônes dans les campagnes, dans les villes et jusqu'au sein des cours. Parmi ceux qui vinrent à Pristina, s'en trouvait un d'origine serbe qui fit à Rastco une peinture si éloquente de l'existence calme et pieuse de ses frères, qu'il séduisit l'esprit du fils d'Étienne et lui suggéra le désir d'embrasser la vie monacale. Le jeune prince choisit l'occasion d'une chasse pour s'enfuir et gagner le mont Athos. Le roi son père fut longtemps sans entendre parler de lui. Lorsqu'il découvrit le lieu de sa retraite, il lui députa plusieurs grands personnages de sa cour pour l'engager à retourner à Pristina. Mais Rastco, bien décidé à se faire moine, offrit un grand repas aux envoyés d'Étienne, et, les ayant fait enivrer, il profita de ce moment pour prononcer les vœux (1159). Quoique jeune encore, il jouissait d'une telle réputation de sainteté qu'il fut nommé archimandrite. Mais, au sein de sa vie paisible, le pieux moine n'oubliait pas sa patrie. C'est pour servir les intérêts de l'Église de Serbie qu'il se rendit plus tard à Constantinople, où il obtint du patriarche la création d'un archevêque serbe autorisé à sacrer des évêques, faveur importante qui assurait une entière indépendance au clergé de son pays. Il fut nommé le premier dans ces fonctions (1219). C'est en sa considération qu'Étienne, son frère, reçut de l'empereur une couronne royale. Après avoir couronné le roi de

abdiqua en faveur de son fils Etienne. Pour lui, abandonnant la cour et le monde, il se retira dans le monastère de *Stoudénitza*, monument grandiose qui subsiste encore aujourd'hui (département de Tchatchak, Serbie actuelle), et dont

---

Serbie, Rastco, qu'on ne désignait déjà plus que sous le nom de saint Sabbas, sacra l'évêque Arsène pour le remplacer et lui succéder; puis il entreprit un voyage en terre-sainte. Il visita l'Égypte, le Sinaï, et, à son retour en Europe, passa par *Trnava*, où se trouvait la cour de Jean-Assène, roi de Bulgarie. C'est dans cette ville qu'il mourut le 14 janvier 1237. Les Bulgares, chez qui il était en grande vénération, ne rendirent ses restes à la Serbie que sur les instances du roi Vladislas. Ils furent déposés dans le monastère de Miléchévo. Lors de la domination des Turcs, en 1595, Sikan-Pacha les fit déterrer, et, dans son fanatisme, les livra aux flammes dans la plaine de Vratchar qui se trouve devant Belgrade. La piété du peuple entoura ces cendres d'un monument détruit plus tard, dans les guerres de l'Autriche avec les Ottomans. Il existait encore en 1716.

Outre l'immense bienfait d'avoir rendu l'Église de Serbie indépendante du patriarcat de Constantinople, les Serbes doivent à saint Sabbas la fondation de plusieurs écoles pour le clergé et pour le peuple. On célèbre sa fête le 14 janvier, jour anniversaire de sa mort.

il était le fondateur. Deux ans plus tard, il se rendait dans le mont Athos auprès de son fils saint Sabbas. C'est là qu'il mourut en 1197. Son corps fut transporté à *Stoudénitza*, qui devint le lieu de sépulture de la plupart de ses successeurs.

Autant Étienne Némanïa avait manifesté une humeur belliqueuse, autant son fils se montra pacifique et conciliant. Ce fut un bonheur pour le pays. S'il est nécessaire en effet que le fondateur d'un État puissant soit animé d'un esprit guerrier et ambitieux, il est peut-être plus indispensable encore qu'il trouve, dans le continuateur de son œuvre, un prince sage et modéré qui songe à rendre cet État prospère par une administration éclairée. *Étienne*, que les historiens désignent par le surnom d'*Ouroch*, sembla comprendre ainsi sa mission. Son premier soin fut de conclure la paix avec les Grecs et les Bulgares, afin de pouvoir se vouer tout entier à l'organisation de son royaume.

Cependant Andréas II, roi de Hongrie, effrayé

de la puissance que la Serbie venait d'acquérir sous le règne précédent, ne put voir sans inquiétude le pays se fortifier encore au sein de la paix. Il chercha, par tous les moyens, à troubler l'administration d'Étienne Ouroch. Profitant de ce que la Dalmatie était éloignée du siége du royaume et faiblement défendue, il se jeta sur cette province et s'en empara sans peine. Le but d'Andréas II n'était pas de se maintenir dans sa conquête, mais uniquement de jeter la perturbation dans la Serbie. Il crut ne pouvoir mieux faire, pour arriver à ses fins, que d'appeler Vouc, le frère même d'Étienne Ouroch, au gouvernement de la Dalmatie et de lui donner le titre de roi (1204). Il espérait allumer la discorde entre les deux frères; mais il comptait sans saint Sabbas. A la première nouvelle de cet événement, celui-ci se rendit à la cour de Serbie, réunit les rivaux et les réconcilia sur le tombeau de leur père.

Freschoti attribue à une autre cause l'invasion de la Dalmatie par Andréas II. Il prétend qu'É-

tienne Ouroch, pour ajouter une nouvelle consécration à ses droits et raffermir encore son autorité, aurait demandé à la cour de Rome de reconnaître le royaume de Serbie. Pour prix de cette sanction, il aurait offert à Innocent III d'embrasser la religion romaine. Le roi de Hongrie, craignant de le voir réussir auprès du Saint-Siége, intrigua tant et si bien que le pape n'accéda pas au vœu d'Étienne. C'est par suite de ce refus que les Serbes restèrent attachés à l'Église grecque.

Si Andréas II n'avait pu mettre la désunion dans la famille royale de Serbie, il était parvenu toutefois à diviser l'autorité entre Vouc et Étienne et à paralyser en partie le développement intérieur du pays. La mort de Vouc vint mettre fin à ce partage. A cette époque, saint Sabbas, revenant de Constantinople, ceignit le front d'Étienne de la couronne que lui envoyait l'empereur. Alors seulement ce prince prit le titre de roi premier couronné (*prvo-ventchani*) de Serbie, Dioclétie, Tribunie, Dalmatie et Olhymnie.

Étienne Ouroch laissa quatre fils : Radoslav, Voïslav, Étienne et Prédislav. Prévoyant sa fin prochaine, il fit appeler son frère saint Sabbas qui le trouva mort à son arrivée (1224).

En succédant à son père, *Radoslav* prit le nom d'Étienne Némanïa III et fut couronné dans Pristina par son oncle saint Sabbas. Plus heureux qu'Etienne Ouroch dans ses démarches auprès du Saint-Siége, le nouveau roi obtint d'Honoré III la reconnaissance du royaume de Serbie. Il ne resta au pouvoir que pendant six années après lesquelles il fut atteint d'aliénation mentale et céda ses droits à son frère Vladislas, pour se retirer dans la ville du Durazzo. Deux événements importants signalèrent ce règne de courte durée. A la suite de la mort d'Ioanikie, roi de bulgarie, des troubles éclatèrent dans ce pays. Étienne III y envoya une armée et parvint à annexer à la Servie une grande partie du territoire bulgare et quelques provinces de l'empire grec. Peu de temps après cette expédition, les Hongrois menacèrent la Syrmie qui, par sa position

sur la frontière de la Serbie, ouvrait un chemin vers le cœur du royaume. Étienne III s'empara de cette principauté et la réunit à ses États. La mort de ce prince eut lieu en 1230. Il fut inhumé à Stoudénitza et vécut longtemps dans le souvenir du peuple qui, appréciant son équité et ses vertus, lui donna le surnom de *Juste*.

Vladislas, troisième roi couronné, fut sacré par saint Sabbas en 1230. Il chercha à maintenir le royaume en paix avec les princes voisins. Cependant l'Albanie et quelques provinces grecques tentèrent sous son règne de se séparer de la Serbie, mais elles furent aussitôt reconquises. Il eut également à soutenir une lutte de courte durée contre les princes Jean Patrov de Durachium et Michel d'Épire, qui envahirent de concert la Zinta (partie de l'Herzégovine et du Monténégro). Vladislas marcha contre eux, les battit à Scutari, et fit même Jean Patrov prisonnier. L'empereur grec intervint en faveur de ce prince qui était allié à sa famille et fit conclure la paix entre les rivaux à la condition que les agresseurs

renonceraient à leurs prétentions sur la Zinta.

Vladislas songea le premier à enrichir la Serbie par l'exploitation des mines précieuses que renferment les montagnes de ce pays. Le soin qu'il prit pour répandre l'instruction parmi le peuple, sa sagesse et son amour de la science l'ont fait surnommer le *Salomon serbe*. Il avait épousé la fille d'Assène, roi de Bulgarie. Il mourut sans héritier en 1237, en désignant pour lui succéder, son frère cadet Étienne.

Ce dernier, connu sous le nom d'*Étienne Ouroch le Grand*, épousa une princesse française du nom d'Hélène, parente de l'empereur Baudoin II. Mavro-Urbain, Freschoti et Dufresne se réunissent pour faire l'éloge de cette reine. L'archevêque Danilo, écrivain serbe, lui attribue, outre la fondation de plusieurs églises, l'établissement de nombreuses écoles, et rapporte qu'elle contribua, par ses conseils, à faire fortifier Antivari sur la mer Adriatique. Etienne Ouroch eut deux fils de cette union : Dragoutine et Miloutine. Il fit épouser au premier, Catherine de Hongrie et com-

mit l'imprudence de promettre au jeune prince qu'il lui céderait bientôt la couronne. L'ambition de Catherine, excitée par la politique du roi de Hongrie, lui fit prendre empire sur l'esprit de Dragoutine et réussit à le rendre impatient de succéder à Étienne. Dans un voyage qu'il fit à la cour de son beau-père, il fut circonvenu par lui et entraîné à accepter le commandement d'une armée hongroise, avec laquelle il devait obliger le roi de Serbie à exécuter sa promesse. Mais, sur le point d'entrer dans les États de son père, Dragoutine hésita à employer la force contre l'auteur de ses jours, et, voulant user de ménagements, il chercha à lui persuader de lui céder le pouvoir. Étienne, outré de colère, lui répondit par des menaces. Le prince, irrésolu jusqu'à ce moment, se décida pour lors à pénétrer en Serbie. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Gatzko; la victoire resta au fils rebelle (1270).

Le règne d'Étienne Ouroch le *Grand* fut si-

gnalé par le passage des Tartares (1241) qui traversèrent en très-grand nombre la Hongrie, la Bulgarie, la Serbie, la Rassie, la Bosnie et la Dalmatie, ravageant la contrée sans qu'on pût leur opposer de résistance. Étienne mourut en 1272; rien ne justifie le surnom de *Grand* que les historiens lui ont donné.

Après la défaite de son père, ***Dragoutine*** prit en mains les rênes du pouvoir avec le titre de roi très-chrétien, autocrate de Serbie, du littoral Adriatique, de la Syrmie et des provinces riveraines du Danube. Il sut entretenir la paix avec les peuples voisins; mais il ne put étouffer le remords que lui causait sa révolte contre son père. Soit qu'il voulût se faire pardonner sa faute, soit qu'il fût naturellement porté au bien, il s'appliqua à rendre le pays prospère, à mettre la science en honneur dans sa cour. On cite de lui plusieurs édits en faveur de la morale publique et de la justice. Il acheva de gagner l'affection du peuple, très-fervent dans ses croyances, en purgeant le pays des Manichéens qui y pré-

chaient leurs doctrines. Malgré cette conduite et son vif repentir, Dragoutine, s'étant cassé une jambe dans une partie de chasse, crut voir, dans cet accident, un châtiment providentiel. Dès lors, tout entier à ses regrets, fatigué du pouvoir après lequel il avait autrefois soupiré si ardemment, il abdiqua en faveur de son frère Miloutine, se réservant la seule province de Syrmie où il se retira dans la ville de Dobratz. On ignore l'époque de sa mort.

Miloutine arrivé au pouvoir (1275), épousa Élisabeth, fille d'Andréas III de Hongrie. Il eut de cette union Étienne, connu plus tard sous le nom de *Detchanski*, et la princesse Néda. Sous le règne de son père, un mariage avait été projeté entre ce prince et la sœur de l'empereur grec, femme ambitieuse et habituée au faste de la cour impériale. Cette princesse s'était même rendue en Serbie accompagnée du patriarche de Constantinople, ce qui peut faire snpposer que les deux souverains étaient d'accord. Mais la sœur de Michel Paléologue ne put voir sans dédain la

simplicité qui régnait dans l'entourage d'Étienne. Le mépris qu'elle laissa voir pour ces mœurs franches d'un peuple libre déplut au roi qui renonça à l'alliance projetée et laissa l'orgueilleuse princesse s'en retourner auprès de son frère. L'empereur dévora cet affront. Ce ne fut qu'à l'avénement de Miloutine qu'il permit à son ressentiment d'éclater. Il fit alors de grands préparatifs pour venger l'injure qu'il prétendait avoir reçue. Le fils d'Étienne, averti de ses intentions hostiles, voulut le prévenir. Il tint une assemblée nationale dans laquelle la guerre fut décidée. Le roi se mit lui-même à la tête de son armée, passa la frontière et s'empara d'une province de l'empire avec les forteresses de *Scopié*, de *Zlétovo* et de *Pianatz*.

La nouvelle de ces succès arriva à Constantinople grossie et dénaturée: on s'imagina que Miloutine s'avançait vers le Bosphore. L'empereur rassembla à la hâte des forces considérables qu'il accrut de hordes de Tartares et de Turcs. Puis, prenant lui-même le commandement de

cette armée, il se dirigea sur la Serbie. La mort qui le frappa subitement au troisième jour de marche, vint arrêter ses projets et faire échouer son expédition. L'armée privée de son chef opéra sa retraite; quelques bandes de Tartares passèrent seules les frontières pour ravager le pays et faire du butin.

Cependant Miloutine, prévoyant un conflit terrible, avait fait appel à son frère pour qu'il lui fournit les troupes de la Syrmie. Celui-ci vint lui-même à leur tête et les deux princes s'avancèrent ensemble vers le territoire menacé. Ils ne trouvèrent plus que les Tartares. Ils les cernèrent et en firent un massacre général. Peu satisfaits de ce succès facile, ils passèrent dans les provinces grecques et poussèrent leurs conquêtes jusqu'au mont Athos, s'emparant ainsi des pays de *Strouma* et de *Sérez*, avec la forteresse de *Cresto-polié*.

Plus tard, dans une nouvelle guerre qu'il eut avec l'empire, Miloutine s'établit à *Dabr*, à *Koutchaï* et à *Poretch*. Ces lieux fortifiés, qui

n'existent plus aujourd'hui, sont mentionnés par l'historien serbe Danilo : il est probable qu'ils étaient situés dans la partie orientale de la Serbie actuelle.

Les empereurs grecs n'étaient pas les seuls qui cherchassent à arrêter l'essor de puissance des Serbes ; les princes voisins, par ambition et par jalousie, l'entravaient eux aussi de tout leur pouvoir. L'un de ces princes, Chichman de Bulgarie, rassembla une armée à Vidin, place forte sur le Danube, avec l'intention d'envahir les provinces voisines appartenant à la Serbie ; mais, vaincu par Miloutine, il regagna presque seul la Bulgarie. Il eût été facile au vainqueur de s'emparer de cette contrée ; il préféra croire au repentir de Chichman qui lui offrait son amitié. Pour cimenter cette alliance, Miloutine fit épouser au prince bulgare la fille d'un des grands de sa cour. Cette modération lui gagna l'estime de ses voisins ; ses succès le leur rendit redoutable. Il semble en effet que cette valeur qui ne

pardonnait pas aux Grecs, s'adoucit chez lui pour un peuple qui, comme les Bulgares, était frère de celui de la Serbie. L'amitié de Chichman ne se démentit pas d'ailleurs; les deux princes se rapprochèrent plus encore par l'union de Néda, fille de Miloutine, avec Michel, héritier de Chichman.

La Serbie était arrivée à un degré de puissance qui pouvait inspirer de sérieuses inquiétudes à Audronic II Paléologue, alors empereur de Constantinople. La guerre que les Grecs pouvaient à peine soutenir contre les Perses, en occupant en Asie les forces de l'empire, laissait le champ libre à l'ambition de Miloutine. L'empereur chercha un secours dans la cause même de ses craintes, en s'assurant l'alliance de cette nation rivale. Élisabeth de Hongrie était morte; Andronic accorda sa propre fille Simonide au roi de Serbie. Cette politique adroite eut pour résultats immédiats d'arrêter les projets de Miloutine et d'obtenir de ce dernier un corps de troupes serbes pour les opposer aux ennemis de l'empire. Mais bientôt

les Grecs eurent besoin d'un nouveau secours. Les Perses revenaient en plus grand nombre. Le nouvel allié d'Andronic II donna au général serbe Novac Bostrek le commandement d'une armée qui passa en Anatolie sur une flotte préparée à cet effet. L'historien Grégoras raconte qu'après une campagne assez longue, les Serbes rentrèrent victorieux dans leur patrie (1303). La bonne intelligence des deux cours paraît s'être continuée jusqu'à la fin du règne de Miloutine, si l'on en juge par l'intervention amicale de l'empereur, dans des démêlés qui eurent lieu plus tard, entre le roi de Serbie et les Ragusains, au sujet de l'île de Zaguste que le premier revendiquait comme ayant fait partie de ses États. Les différends furent vidés par l'engagement que prirent les Ragusains de payer à la Serbie un tribut annuel.

Miloutine pouvait enfin jouir du fruit de ses victoires. Dragoutine, bien que retiré en Syrmie, avait néanmoins achevé de conquérir la Bosnie d'une manière définitive (1291). La Serbie respi-

rait un moment après tant d'agitations. Si heureuse que soit une guerre, elle frappe toujours au cœur les nations les plus belliqueuses. Les luttes incessantes au milieu desquelles cet État se constitua, ont sans doute donné au peuple serbe un caractère de noblesse, un instinct d'indépendance qui ont survécu à une domination séculaire; elles ont constamment tenu son courage en éveil devant l'oppression ottomane : c'est le brasier où s'est trempée son énergie persévérante. A ce point de vue, en prévision des événements accomplis depuis, les Serbes peuvent bénir le concours de circonstances qui, en ayant fait d'eux jadis un peuple de soldats, en fera un jour un peuple libre. Mais, si l'on jette un coup d'œil sur l'époque qui nous occupe, on ne pourra s'empêcher de regretter qu'à leur gloire militaire ils n'aient pu ajouter la richesse, la prospérité dont le commerce pouvait doter la Serbie. N'oublions pas cependant que nous sommes encore en plein moyen âge, dans ces siècles de guerres acharnées, de religion et de fanatisme où l'on se ra-

chetait d'un crime par la fondation d'une abbaye. S'il ne s'appliqua pas à développer le commerce, Miloutine s'occupa du moins de l'administration du royaume qu'il divisa en quatorze évêchés. Des monastères furent construits par ses soins ; il chercha même à partager avec les Grecs l'influence que les moines orthodoxes exerçaient à Jérusalem, en fondant une église dans cette ville. Il faut attribuer aux conseils de la reine Simonide la fondation d'un hôpital et d'une église à Constantinople. Mais la fille d'Andronic II ne se bornait pas à maintenir l'union de son époux avec son père. Elle avait donné à Miloutine un fils du nom de Constantin qu'elle cherchait à favoriser au détriment d'Étienne, héritier légitime du trône. L'empereur l'entretenait dans ses projets et se complaisait dans l'idée de voir son petit-fils régner en Serbie. Une opposition formidable s'éleva au sein même de la cour, parmi les sénateurs et les grands du royaume, contre les prétentions de la reine. Cette opposition prit le caractère d'une révolte dans la Zinta, province dont

l'administration avait été confiée à Étienne après son mariage avec une princesse bulgare. Le roi réduisit les turbulents au silence et s'empara de *Scadar* dans la Zinta. Étienne avait pris la fuite devant son père. Lorsqu'il jugea la colère de Miloutine apaisée, il vint demander son pardon. Le roi l'accorda au repentir que son fils témoignait; mais Simonide, craignant que la présence du prince ne nourrît les espérances de ses partisans, parvint, à force d'intrigues, à le faire reléguer dans la forteresse de Scopié (1307). Une fois qu'elle l'eut ainsi éloigné de la cour, elle décida Miloutine à l'envoyer à Constantinople; mais elle eut soin de lui faire crever les yeux avant son départ. Dès son arrivée auprès de l'empereur, Étienne fut enfermé dans le monastère de *Pentocrator.* Dufresne prétend, avec quelque raison, qu'il avait échappé à l'ordre cruel de sa marâtre, et qu'il passa pour être aveugle afin d'endormir les soupçons. La légende veut que son retour à la lumière ait été l'œuvre miraculeuse de saint Nicolas, pour qui Étienne professait une dévotion

particulière. Quoi qu'il en soit, il demeura sept ans à Constantinople et ce ne fut que sur les instances de l'archevêque serbe Danilo qui rapporte ces faits, qu'il lui fut permis de retourner dans la Zinta. La mort de Miloutine vint mettre fin à cette persécution (1321). La voix unanime des grands et du peuple appela au trône ce malheureux prince en faveur de qui la croyance populaire admettait le miracle de saint Nicolas, et qui avait en effet recouvré la vue.

Etienne fut sacré par l'archevêque Nicodème sous le nom d'*Étienne Ouroch III*, en 1321. Il prit le titre de roi de Rassie, de Dioclétie, d'Albanie, de Bulgarie et de tout le littoral adriatique jusqu'au Danube. Les guerres qu'il eut à soutenir lui furent suscitées par son beau-frère le prince bulgare Michel. Ce fils de Chichman, oubliant l'amitié qui avait uni son père et Miloutine, amitié cimentée par son mariage avec Néda, ne se rappellait que la défaite des Bulgares et nourrissait en secret le dessein de la venger. Tandis qu'il était dans ces dispositions hostiles, il s'éprit

d'un violent amour pour la princesse Théodora, sœur de l'empereur Andronic II Paléologue. Cette passion qu'il ne pouvait satisfaire que par un divorce avec Néda et, par conséquent, en s'exposant à la colère d'Étienne, lui fit précipiter ses projets. Il chercha, par ses intrigues, à créer des embarras à la Serbie afin que le roi, occupé ailleurs, ne pût se porter immédiatement contre lui. Dans ce but il persuada à Robert Ier de Hongrie d'attaquer la Valachie, dans l'espoir qu'Étienne, allié au duc valaque dont il avait épousé la fille, viendrait au secours de son beau-père. L'événement justifia ce calcul. Robert Ier envahit la Valachie et s'empara de la forteresse de Sévérin (1330). Le duc, ne pouvant opposer aux troupes hongroises une longue résistance, appela son gendre à son aide. Étienne passa le Danube pour opérer sa jonction avec l'armée de son allié. Pendant ce temps les Hongrois s'engageaient imprudemment dans le pays; bientôt ils se trouvèrent pris entre les Valaques et les Serbes. Lorsque leurs provisions furent épuisées et qu'ils vou-

lurent retourner sur leurs pas, ils se virent cernés par leurs ennemis : presque tous restèrent sur le champ de bataille. Le roi Robert courut lui-même les plus grands dangers.

Cependant le prince Michel, croyant Étienne très-occupé par les Hongrois, avait fait entendre à l'empereur grec que l'occasion était favorable pour lui de mettre une armée en expectative sur ses frontières du côté de la Serbie, afin qu'au premier échec qu'essuierait le roi, aux prises avec Robert Ier, il pût se jeter sur les provinces grecques conquises par Miloutine et les faire rentrer sous sa domination. Ce conseil était trop dans la politique de l'empereur pour qu'il se refusât à le suivre; aussi vit-on bientôt ses troupes s'avancer vers la Serbie.

Quant à Michel, après avoir répudié Néda, il rassembla une armée et se dirigea sur les États de son beau-frère, ne doutant pas que la coalition qu'il était parvenu à former contre lui ne lui assurât l'impunité. Dans cette confiance il ravagea les provinces voisines de la Bulgarie. La

malheureuse issue de l'expédition hongroise vint tout à coup déconcerter ses projets. Étienne put marcher contre lui; mais, avant d'engager la lutte, il offrit à Michel d'oublier son agression s'il consentait à rappeler auprès de lui sa sœur Néda. Ce prince ne voulut rien entendre. Une bataille sanglante eut lieu; l'armée bulgare fut complétement détruite et le fomentateur de ces troubles périt lui-même de la main de Douchan, fils aîné du roi de Serbie. Étienne entra dans la Bulgarie sans défense par suite de l'anéantissement de l'armée. Il usa avec une modération rare d'une victoire qu'il n'avait point cherchée et rétablit dans le pays l'autorité de sa sœur Néda et de son neveu Alexandre.

L'empereur, voyant la tournure que prenaient les événements, songea à retirer ses troupes des frontières de la Serbie. Étienne lui demanda raison de cette démonstration hostile. Andronic évita de répondre. Le roi victorieux, outré de cette conduite, passa dans les provinces de l'empire et s'empara de plusieurs forteresses, *Vélés*, *Pros-*

sek, etc. De retour dans ses États, il distribua des récompenses aux chefs de son armée, et, pour reconnaître les services militaires de son fils Douchan, il lui donna le gouvernement de la Zinta. Au sein de la paix qui suivit ces succès, il fonda le monastère de *Detchani* d'où lui vient le surnom de *Detchanski*.

L'empereur grec, impuissant à s'opposer par la force aux progrès de la Serbie, cherchait à les entraver pas les intrigues de sa politique. Il voulut renouveler, auprès d'Étienne Ouroch III, les troubles auxquels l'ambition de Simonide s'était si bien prêtée sous le règne précédent. Le roi leur donna lui-même accès en épousant, en troisièmes noces, une princesse grecque qui le rendit père d'un fils nommé Sinicha. Ce prince, objet de la sollicitude maternelle, devint bientôt le rival de Douchan, légitime héritier de la couronne. La reine, appuyée par l'empereur, mettait tout en œuvre pour faire partager au roi et à la cour les projets ambitieux qu'elle caressait pour son fils. Douchan, dont la franchise et le carac-

tère ardent s'arrangeaient mal de ces sourdes menées et des dehors hypocrites de sa belle-mère, manifesta hautement son mécontentement et prétendit même que l'autorité lui fût confiée du vivant de son père. Étienne indigné, le poursuivit dans la Zinta, défit les mécontents qui servaient la cause de son fils et détruisit les palais appartenant à ce dernier. Malgré cette colère, il pardonna à Douchan; mais les partisans du jeune prince furent exclus de la faveur royale. Ceux-ci, lésés dans leur ambition, firent entendre au fils d'Étienne que l'armée tout entière était à ses ordres, que le soldat l'aimait pour son caractère belliqueux et chevaleresque, enfin qu'il ne tenait qu'à lui de s'emparer du pouvoir et de détruire ainsi les projets de sa belle-mère. Douchan se laissa persuader ; il surprit son père dans les environs de la forteresse de Pétrik, le fit prisonnier et l'envoya à Zvetchan. Dans ces dernières mesures, on reconnaît l'action des conseillers du jeune prince plus que son propre mouvement, car cette

conduite s'allie peu avec le caractère qu'il montra depuis. Ces courtisans, les mêmes dans tous les temps et dans tous les pays, appréhendaient que le père et le fils ne se réconciliassent. C'est cette crainte qui les avait fait éloigner Étienne; c'est elle encore qui les porta à le faire étrangler dans sa prison (1336).

Étienne Ouroch III Detchanski fut inhumé dans le monastère de Detchani. Sous son règne, les Turcs s'avancèrent en Asie Mineure et firent de Broussa leur capitale.

III

DOUCHAN ET L'EMPIRE SERBE.

Nous touchons à l'apogée de la puissance des Némanïa et du royaume de Serbie. Je ne veux pas dire que sous le règne de Douchan le peuple serbe soit arrivé à son complet développement; loin de là. L'avénement de ce prince (1336) ouvrait au pays une ère nouvelle; il élargissait son horizon politique, il lui assurait une place importante parmi les nations. C'était, en quelque sorte, l'aube d'une grandeur dont l'avenir gar-

dait encore le secret, mais qui aurait pu continuer jusqu'à aujourd'hui, dans la péninsule tout entière et peut-être même en Asie, l'empire caduc de Constantin. Lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, Douchan pouvait déjà se considérer à juste titre comme le prince le plus important, au milieu des petits États qui occupaient la rive gauche du Danube. L'époque des luttes avait cessé pour la Serbie; les différentes provinces dont elle se composait, habitées par des hommes issus de la même origine, parlant la même langue, professant la même religion, habitués aux mêmes mœurs, formaient un tout homogène: l'ère de l'unité nationale commençait pour le royaume, et avec elle s'ouvrait, pour lui, celle de la force et de la gloire. L'invasion et les conquêtes des Turcs arrêtèrent le développement de ces germes de prospérité. C'est en ce sens que le règne de Douchan est resté le plus haut degré de la puissance des Serbes. Cet homme, doué d'un véritable génie, comprit toutes les ressources qu'il y avait dans son peuple jeune et plein de

séve ; mais il ne s'illusionnait pas non plus sur le danger qui le menaçait dans ces hordes turques qui harcelaient l'empire grec. Le rêve constant de sa politique fut de renouveler cet empire à l'agonie, d'étendre sa domination jusque sur Constantinople, afin d'opposer ensuite aux Ottomans de vraies troupes et un vrai peuple. Les Grecs n'étaient plus en effet ni soldats ni citoyens. Le patriotisme — cette force suprême des enfants d'un même sol — s'était effacé parmi eux au sein des dissensions religieuses, des troubles incessants qui déchiraient le pays et dont la cour elle-même donnait le funeste exemple. Tandis que l'indifférence gagnait la population, Constantinople, livré aux intrigues des ambitions vulgaires, ces symptômes de décadence, ne recélait pas une seule volonté capable de galvaniser ce cadavre : Douchan aspirait à le ressuciter au profit de la Serbie. Dès les premières années de son règne, il s'empara de la Macédoine jusqu'à Négrepont et à Salonique (1337-40). Andronic III le jeune, pour arrêter le conquérant, con-

sentit à lui abandonner cette vaste province. Douchan parut se contenter de cette concession, mais il ne fit en effet qu'ajourner ses projets sur la capitale même de l'empire. Cependant il mettait cette trêve à profit pour faire occuper par ses troupes l'Albanie et l'Épire jusqu'au fleuve Artha, et les établissait dans plusieurs forteresses, *Kostour*, *Stromitza*, *Sérek*, *Janina*, etc. Les dissensions qui s'élevèrent peu de temps après entre Andronic et Jean Ier Paléologue, lui permirent de s'emparer de l'Acarnanie et de la Thessalie tout entière moins Salonique. Les limites de la Serbie se trouvèrent alors embrasser tout le nord de la péninsule, à l'exception de la Romanie (les environs de Constantinople). Parvenu à cet état d'agrandissement, Douchan jugea que le moment était arrivé de proclamer un empire serbe. Pour donner plus de poids à cette mesure, il résolut de fonder un patriarcat et réunit à cet effet les évêques du pays en concile. A la suite de cette réunion, qui eut lieu dans la forteresse de *Scopié* en 1340, l'évêque Joannic fut élu patriarche. Dès lors, si

l'archevêque avait couronné le roi, le patriarche pouvait sacrer l'empereur. Douchan reçut le titre de *Czar* des Serbes, Grecs et Bulgares. En même temps, il créait l'ordre de Saint-Étienne dont il décorait les hauts dignitaires de sa cour, les envoyés de Raguse qui assistèrent à la solennité du sacre, et les historiens Freschoti et Dufresne, également présents à la cérémonie.

Cependant, vis-à-vis des Grecs annexés à la Serbie et que la cour de Byzance avait habitués au faste des empereurs, il fallait user du même moyen de séduction afin de les plier au respect de l'autorité nouvelle. C'est dans ce but que Douchan s'entoura des nombreux dignitaires qui se partageaient, à Constantinople, les charges de l'empire, *Despotes*, *Logothètes*, *chambellans*, etc., et tout l'attirail de l'administration byzantine. Il fut interrompu, au milieu de ces réformes, par l'agression de Louis Ier de Hongrie qui, effrayé de sa puissance, voulut en entraver le développement. Les Hongrois passèrent le Danube et se portèrent sur la Serbie actuelle. Dou-

chan les attendit aux pieds des monts *Lomnik* et *Roudnik*, les battit, et força leur roi à regagner ses États.

Deux ans s'étaient à peine écoulés que Louis Ier, croyant l'empereur serbe occupé sur un autre point, passa de nouveau le Danube. Mais Douchan surveillait ses mouvements. Il se montra à l'improviste, avec une armée formidable, aux Hongrois déconcertés qui n'osèrent engager l'action. Poursuivis à outrance et refoulés du côté de la Sâva, leur armée périt presque tout entière dans les flots de cette rivière (1346). Douchan, pour assurer désormais ses frontières sur la Hongrie, fit fortifier Belgrade et pourvut amplement cette place de troupes et de munitions de guerre.

Le Czar victorieux s'en retourna ensuite par la Rassie, province voisine de Raguse. Les Ragusains sollicitèrent l'honneur de le voir visiter leur ville. Il y fut accueilli au milieu des acclamations du peuple. Douchan, satisfait de cette réception, donna à la république de Raguse les îles de *Lésina*

(l'anciennePharos), de *Mélite* et de *Corcyre* (Corfou).

Au sein de la paix qui suivit ces événements, le Czar serbe se voua à l'organisation de l'empire. Il le divisa en *gouvernements* dans lesquels il établit ses principaux *voïvodes* pour les récompenser de leurs services militaires. Cette mesure qui, à cette époque, pouvait avoir son opportunité, devint par la suite une source de dissensions et de discordes. Jusque-là, les chefs serbes étaient de vaillants guerriers; devenus feudataires, l'ambition du pouvoir domina, dans leur cœur, le besoin de vaincre uniquement pour la gloire et pour l'honneur du pays. C'est, du reste, la faute qu'ont commise presque tous les fondateurs des États de l'Europe. Mais, à côté de cette décision funeste, Douchan en prit d'utiles et de glorieuses. Après avoir élevé la Serbie au rang des grandes puissances par l'extension que ses conquêtes avaient donnée à son territoire, il répandit, dans toute les provinces de ce vaste empire, les bienfaits d'une sage administration; il y établit le règne des lois par la rédaction d'un

Code, son plus beau titre de gloire et le monument le plus remarquable en ce genre qui existât de son temps.

Mais, tandis que le conquérant devenait législateur, les Ottomans gagnaient du terrain en Asie et menaçaient de plus en plus Constantinople. Douchan voulut mettre la dernière main à l'œuvre qu'il n'avait pas cessé de poursuivre. Il réunit quatre-vingt mille hommes de troupes aguerries et bien disciplinées et se dirigea avec ses forces vers le Bosphore. Après avoir conquis la Thrace d'une manière définitive, il s'empara de la Romanie et se trouva ainsi aux portes de la capitale de l'empire. On peut supposer que la ville impériale allait bientôt tomber en son pouvoir, lorsque arrivé au village de *Diavoli*, situé à peu de distance de Constantinople, il fut atteint d'une fièvre violente qui le conduisit au tombeau en quelques heures. Sa mort mit fin à son expédition. L'armée s'en retourna en Serbie emportant le corps de son empereur (18 décembre 1356). Douchan mourait dans sa quarante-cin-

quième année, dans toute la force de l'âge, après un règne de vingt ans. Il fut inhumé dans un monastère qu'il avait fondé sur les bords du fleuve Bistritza ; le peuple le surnomma *Silni* le puissant, mais les historiens étrangers le désignent constamment sous le nom de Douchan *le Grand*. Son empire comprenait la Serbie, la Bosnie, la Dalmatie, l'Albanie, l'Épire, la Thessalie, la Macédoine, la Bulgarie, la Romanie et quelques provinces moins importantes comme la Syrmie, la Slavonie, la Croatie, etc. Les frontières de l'empire serbe étaient donc, au nord, le Danube ; au sud, la Livadie ou ancienne Grèce et la Morée ; à l'ouest, l'Adriatique ; à l'est, les limites mêmes de la Thrace. L'héritier de ces vastes États fut Ouroch que Douchan avait eu de son mariage avec Hélène, fille de l'empereur grec Jean Cantacuzène (1338).

Ouroch V(1) atteignait à peine sa dix-neuvième

---

(1) Étienne Douchan étant considéré comme le quatrième roi du nom d'Ouroch, son fils est désigné sous celui d'Ouroch V.

année lorsqu'il succéda à son père. Loin de partager les vues ambitieuses de Douchan, il ne chercha qu'à jouir paisiblement du pouvoir qui lui était confié. Avec cette humeur pacifique et sa jeunesse, l'empire devint une lourde charge pour Ouroch. Les provinces nouvellement annexées à la Serbie demandaient une main ferme pour être maintenues dans l'obéissance. Au lieu d'une administration énergique et centralisée, le nouvel empereur trouva, dans les gouverneurs établis par son père, autant de rivaux et d'ennemis. Le système féodal portait déjà ses fruits. Le premier qui méconnut l'autorité du jeune prince fut son oncle même, Sinicha, qui administrait la Romanie. Ce dernier leva une armée composée d'Albanais et de Grecs avec laquelle il s'empara de Scutari. En même temps Nikiphor, gouverneur de Thessalie, se séparait de l'empire. Il était bientôt imité par les autres feudataires, qui, sous le prétexte de fortifier l'État, se retranchaient dans leurs provinces. Le plus dangereux de tous était Voukachine, allié à la famille de Dou-

chan et qui résidait à la cour. Il était parvenu à captiver entièrement la confiance du jeune empereur, et sut si bien déguiser ses vues ambitieuses qu'il obtint même d'Ouroch le titre de roi de Rassie. Une fois dans cette haute position, il tourna ses regards sur le trône même. Les amis de l'empereur essayaient en vain de l'éclairer sur les projets de son vassal. L'imprudent Ouroch, en dépit de leurs justes observations, le retenait auprès de lui et lui continuait ses bonnes grâces. Il s'aliéna ainsi le peu de partisans qui lui restaient. Bientôt son autorité fut généralement méconnue : quatre grands feudataires se partageaient en réalité le pouvoir ne lui laissant qu'un vain titre.

Les progrès des Turcs en Europe précipitèrent les projets de Voukachine. Les Ottomans, après s'être emparés d'Andrinople, se portèrent sur Philippopol qui tomba également en leur pouvoir (1360). Au milieu des dissensions qui divisaient la Serbie, on ne put leur opposer une résistance sérieuse. Dans cette situation critique,

Voukachine jeta le masque. Ouroch V reconnut alors, mais trop tard, la faute qu'il avait commise. Il voulut éloigner son vassal de la cour et le dépouiller de ses titres; il ne fit qu'aggraver sa position. Voukachine leva une armée en Rassie et marcha contre l'empereur. Les troupes d'Ouroch furent vaincues. Obligé de fuir lui-même, il se dirigea vers Raguse. Son ennemi l'atteignit dans sa fuite et le fit périr (1367). Avec Ouroch V s'éteignit la famille des Némanïa qui avait régné plus de deux siècles.

Voukachine ne devait pas jouir longtemps du fruit de sa victoire. Les Turcs commençaient à s'établir dans les provinces serbes de l'Est. Amurat Ier, à la tête de soixante-dix mille hommes, se préparait à faire irruption dans l'empire. De son côté, Voukachine fit appel aux autres feudataires et parvint à réunir soixante et un mille guerriers. Il passa, avec ces forces, en Macédoine, où il rencontra les troupes du sultan. La lutte fut des plus meurtrières. Le nouvel empereur déploya une grande habileté et un courage digne

d'éloges. Les Serbes restèrent enfin maîtres du champ de bataille. Les Turcs, poursuivis jusque sur les bords de la Maritza (le Vardar), périrent presque tous. Amurat Ier, échappé à grand'peine à l'ardeur des chrétiens, arriva presque seul à Andrinople, ville voisine du lieu du combat. Sans se laisser abattre par ce revers, il réunit à la hâte de nouvelles troupes et revint, dès la nuit suivante, sur les Serbes harassés de fatigue. Cette fois la victoire resta aux Turcs. L'armée de Voukachine fut écrasée ; il succomba lui-même en héros, avec son frère Ougliécha et la fleur de la jeunesse de Serbie (septembre 1371). Amurat Ier victorieux, envahit les provinces voisines dont il obligea les gouverneurs à lui fournir un contingent de troupes. C'est ainsi que les discordes intérieures, nées des ambitions égoïstes, détruisaient, en quelques années, l'œuvre grandiose de Douchan.

La Serbie, restée sans chef, était menacée de devenir tout entière la proie des musulmans. Au milieu de la division des partis, tous les regards

se fixèrent sur un prince allié à la famille des Némanïa, Lazare Gréblianovitch. Les services rendus par lui au pays avaient porté Douchan à lui accorder en mariage la princesse Militza, issue de Vouc, le troisième fils du fondateur de la royauté serbe; il lui avait de plus confié le commandement de l'armée de Bosnie et, peu après, le gouvernement de la Syrmie. Lazare convoqua une assemblée générale de tous les feudataires de l'empire et fut élu par eux empereur de la Dioclétie, de la Dalmatie, de la Bosnie et de la Serbie-propre (1374). Les États voisins lui reconnurent ce titre. Mais les Hongrois, voulant venger la défaite qu'ils avaient essuyée sous Douchan, profitèrent de la position difficile dans laquelle se trouvait la Serbie pour l'attaquer. Lazare les repoussa, les poursuivit même en Hongrie et s'empara du pays jusqu'à la Théïss. Victorieux sur ce point, il songea aux moyens de reconquérir sur les Turcs les provinces de l'Est. L'empire était alors réduit à l'Herzégovine, la Rassie, la Serbie-propre, la Syrmie, au Banat, avec quel-

ques provinces moins importantes; il s'étendait de l'Albanie à la Drâva en Croatie et de l'Adriatique au Danube et à la Bulgarie.

Cependant les Turcs devenaient de plus en plus menaçants. Le sultan Amurat Ier réunissait une armée considérable dans les environs de Philippopol. L'empereur Lazare, prévoyant son dessein, se tint prêt pour la lutte. Il envoya Démétrius, l'un de ses généraux, pour s'emparer de *Cerkvichté*, forteresse située sur la frontière. En même temps Amurat Ier chargeait un de ses beys de la détruire et lui confiait vingt mille hommes pour dévaster le pays environnant. Démétrius devança les Turcs. Il fit passer les habitants en Serbie avec tout ce qu'ils possédaient et, n'ayant pas l'intention de se retrancher dans Cerkvichté, il se retira avec son corps d'armée. Le bey arrivé trop tard n'osa rien entreprendre contre lui. Ce ne fut que lorsque le sultan put disposer de nouvelles troupes, que les Turcs prirent l'initiative. Pour lors l'empereur Lazare ne se jugeait pas en mesure de résister avec avantage; il demanda

une trêve afin de gagner du temps, et l'obtint moyennant un léger tribut. Cette paix fut de courte durée. Bientôt Amurat I[er] déboucha en Serbie par Novi-Bazar (1387). Lazare parvint à le repousser hors de ses États. Pour se créer de nouvelles ressources, il chercha à gagner le roi de Bosnie à sa cause qui était celle de tous les peuples de la péninsule, celle de la chrétienté. Le prince d'Albanie Georges Castriote, appelé aussi Skander-Beg, avertit le sultan de cette alliance et lui proposa de conduire lui-même une expédition contre le roi de Bosnie. Amurat I[er] s'empressa d'acquiescer à sa demande, et Georges, à la tête d'une armée turque, dévasta cette province. Mais tandis que ses troupes chargées de butin s'en revenaient en longeant la frontière de la Serbie, les Serbes, au nombre de trente mille, leur coupèrent le chemin et, à la suite d'un engagement général, détruisirent complétement l'armée turque. Georges n'échappa qu'à grand'peine à leur vengeance (1). Ce revers ne fit qu'exciter

(1) Ce fait est rapporté par Lewen Clavius, traducteur de l'histoire turque.

la colère d'Amurat Ier. Il était secondé dans ses desseins par plusieurs dignitaires de la cour de Serbie et surtout par l'ambition de Vouc Brancovitch, l'un des gendres de l'empereur, qui aspirait à remplacer son beau-père. Ainsi appuyé contre Lazare par son propre entourage, le sultan se dirigea avec une armée nombreuse vers la plaine de Kossovo.

Lazare s'avança à la rencontre des Turcs. Vouc Brancovitch, pour dissimuler sa trahison, chercha à faire tomber les soupçons sur Miloch Obilitch le héros de la Serbie. La veille du jour de la bataille, l'empereur réunit ses voïvodes dans un banquet et reprocha à Miloch la trahison dont on l'accusait. Celui-ci, maîtrisant sa colère, se borna à répondre que l'on verrait bientôt qui était le traître. Le lendemain, il choisit deux de ses amis et, cachant à tous ses projets, il se dirigea avec eux vers le camp des Turcs. Les trois Serbes prétendirent avoir à révéler au sultan des secrets de la plus haute importance. Amurat, habitué à voir la trahison le servir contre ses en-

nemis, ne fit pas de difficulté d'admettre Miloch en sa présence. Introduit devant lui, le héros s'incline en signe de respect; puis, se relevant tout à coup, il lui plonge son poignard dans le cœur. Aussitôt on entoure le nouveau Scævola qui, dans son héroïque colère, culbute les assaillants. Il parvient même à sortir de la tente impériale. En présence de l'armée turque qui s'agite sous ses yeux, il ne désespère point encore de se frayer un chemin vers les siens. Mais accablé par le nombre, il succombe enfin avec ses deux compagnons.

La mort d'Amurat I[er] ne fit qu'exalter le fanatisme de son armée. Parmi les Serbes, au contraire, la disparition subite de Miloch, dont on ignorait l'action héroïque, avait jeté la consternation. Lazare parvint cependant à ranimer leur courage. Ses paroles, pleines d'une généreuse ardeur, enflammèrent à tel point la valeur de ses soldats qu'ils demandaient le combat à grands cris. L'action s'engagea bientôt. Tel était l'enthousiasme des Serbes que, dans la première partie de la journée, ils battirent les Turcs et

les mirent en fuite. Les Beys parvinrent à arrêter les fuyards, et leur montrant d'un côté le Strymon et la mer Adriatique, de l'autre l'armée de Lazare, ils leur firent entendre que la victoire était leur seule espérance de salut. Les Turcs recommencèrent la lutte avec un nouvel acharnement. Rien n'était décidé encore, lorsque Vouc Brankovitch, au lieu d'appuyer les Serbes avec ses huit mille hommes de cavalerie, se retira du champ de bataille. Dès ce moment la partie devenait par trop inégale. En vain les Serbes firent-ils des prodiges de valeur autour de leur empereur. Lazare, son beau-père et ses neuf beaux-frères périrent en combattant (15 juin 1389). Le sort de la Serbie venait d'être décidé.

La bataille de Kossovo, désastreuse pour les vaincus, n'était pas moins terrible pour les vainqueurs. Bajazet, fils d'Amurat Ier, voyant son armée épuisée, abandonna les projets de son père sur la Serbie. Il laissa au pays une semi-indépendance, et, au lieu de lui imposer Vouc Brankovitch pour récompenser ce dernier de ses hon-

teux services, il établit l'autorité du fils de Lazare, *Étienne Lazarevitch*, qui devait partager le pouvoir avec sa mère Militza et prendre le titre modeste de *Despote.* Les autres conditions du sultan furent que la Serbie fournirait à l'armée turque un contingent de troupes; que, dans le cas où les Ottomans auraient la guerre avec l'un des peuples voisins, Étienne et son frère Vouc Lazarevitch dirigeraient eux-mêmes les Serbes; enfin que Miléva, fille de l'empereur Lazare, lui serait donnée en mariage. Par suite de ce traité, les Serbes assistèrent à la bataille d'Angora dans laquelle les Turcs furent battus par Tamerlan. Étienne, retournant en Serbie après cette défaite, passa par Constantinople. L'empereur grec lui fit accueil et le reconnut dans son titre de Despote.

Le fils de Vouc Brankovitch, Georges, avait épousé les prétentions et le ressentiment de son père. Bajazet, qui avait trompé les espérances de Vouc, étant mort, Georges demanda au nouveau sultan la réalisation des promesses d'Amurat Ier. Il parvint à se faire écouter et obtint même quel-

ques troupes pour appuyer ses vues ambitieuses. Malgré cette ressource il ne put se faire accepter en Serbie où le souvenir de la trahison de son père indignait encore tous les cœurs. Sur ces entrefaites, la division qui régnait entre les fils de Bajazet cessa par l'élévation de Soliman Ier au pouvoir. Ce sultan conclut la paix avec la Serbie. Étienne put alors veiller au rétablissement de l'ordre dans son État. Il fit fortifier Belgrade et pourvut cette forteresse d'un approvisionnement considérable. Mais ce qui assure à ce prince une place honorable dans l'histoire, ce sont les réformes qu'il apporta dans le système gouvernemental. L'expérience lui avait démontré les effets funestes du régime féodal. Désireux de consolider le pouvoir, il comprit que la force de l'État était dans le peuple et uniquement dans le peuple. Imbu de cette idée, il créa deux chambres chargées de toutes les délibérations. La première, présidée par lui, était composée des voïvodes. Elle traitait les affaires et prenait des décisions qui passaient ensuite à la seconde

chambre formée des représentants de la population, qui devaient les ratifier pour les rendre exécutoires. Cette institution libérale au xve siècle ne laisse pas que d'être fort remarquable et bien faite pour gagner à Étienne Lazarévitch les sympathies de notre époque. A la suite de ces sages mesures, la prospérité commença à renaître en Serbie. Il n'entrait pas dans les vues du sultan qu'il en fût ainsi; il voulait au contraire perpétuer dans le pays les divisions intestines qui préparaient les voies à la domination définitive des Turcs. Dans ce but, il persuada à Vouc, deuxième fils de Lazare, de demander à son frère le partage de l'autorité, et l'appuya, dans cette démarche, d'un corps d'armée de trente mille hommes. Étienne ne chercha pas à défendre ses droits et donna ainsi une nouvelle preuve de son amour du bien public (mars 1409). Vouc Lazarévitch devait payer cher ses vues ambitieuses. Les fils de Soliman Ier se disputaient le pouvoir. Vouc embrassa la querelle de l'un d'eux qui fut vaincu par son frère Moussa : le nouveau

sultan s'empara du prince serbe et le fit décapiter. Étienne, resté neutre dans ces débats, ne put échapper néanmoins au ressentiment de Moussa qui s'avança en Serbie avec une armée considérable. Une bataille eut lieu à Verbitza (1413). Les Serbes essuyèrent une défaite dont les conséquences furent l'invasion du pays que les Turcs dévastèrent, et la destruction de plusieurs forteresses. Une partie de la population fut réduite à l'esclavage. Mais Moussa ne devait pas jouir longtemps de sa victoire. Il trouva dans Mahomet, le fils de son frère, un rival et un vainqueur. Pour accomplir ses desseins contre son oncle, Mahomet avait fait alliance avec les Tartares de l'Asie Mineure d'une part, et, de l'autre, avec Étienne qui, désireux de venger la Serbie du désastre qu'elle venait d'essuyer, embrassa le parti de l'ennemi de Moussa. Mahomet réunit les forces dont il disposait, attaqua son oncle, défit ses troupes et, s'étant emparé de sa personne, le fit aussitôt décapiter (1415). Pour reconnaître les services d'Étienne, il restitua à la Serbie les

provinces passées sous la domination des Turcs à la suite de la bataille de Verbitza.

Étienne avait épousé en 1403 une princesse de la famille de Jean Cantacuzène. Il n'eut pas d'enfants de cette union. Se sentant près de succomber à une maladie grave, il fit reconnaître pour son successeur Georges Brankovitch qui s'était réconcilié avec lui. Il mourut à *Srébrnik* le 19 juin 1427.

Le sultan Amurat II qui succéda à Mahomet Ier, voyant la famille de Lazare éteinte, éleva des prétentions sur le gouvernement de la Serbie en sa qualité de descendant de Bajazet et de la princesse Miléva. Sous ce prétexte, il se refusa à reconnaître Georges et marcha contre lui à la tête d'une armée considérable. Il s'empara de Krouchevatz, capitale du Despote serbe, et vint mettre le siége devant Srébrnié. Après être resté quarante-huit jours devant cette forteresse, désespérant de s'en rendre maître, il reprit le chemin de ses États sans renoncer toutefois à ses prétendus droits. En 1433, il mit Aly-Bey à la tête

d'une expédition en Herzégovine ; les Turcs furent repoussés cette fois encore. Georges, harcelé par les Musulmans, rechercha l'alliance de Sigismond, roi de Hongrie. Ce prince, effrayé des progrès des Ottomans en Europe, pressait le Despote serbe de lui céder Belgrade, qu'il considérait comme nécessaire à la défense de ses frontières. Georges Brankovitch, porté à faire des concessions à un prince chrétien et désireux de s'assurer l'appui des Hongrois contre les Turcs, abandonna Belgrade à Sigismond en échange de treize forteresses situées en Hongrie. Il put ainsi ouvrir un refuge aux Serbes des provinces conquises par les sultans et améliorer leur état (1435). L'alliance des deux peuples arrêta, pour quelque temps du moins, les projets d'Amurat II. Mais à la mort de Sigismond, le sultan se porta de nouveau contre la Serbie, dévasta plusieurs provinces et ne conclut la paix avec Georges qu'en se faisant donner en mariage la princesse *Mara* (Marie). Cette condition était importante à ses yeux. Elle lui donnait en quelque sorte droit

d'ingérance dans les affaires du pays, et sous le prétexte de relations amicales, il espérait s'établir définitivement en Serbie. C'est dans ce but qu'il demanda peu après à son beau-père que la forteresse de Sémendria, le dernier rempart des Serbes, lui fût livrée provisoirement pour qu'il pût en faire le centre de ses opérations contre Albert, roi de Hongrie. Georges devina ses intentions, et, bien décidé à lui répondre par un refus, il fit fortifier Sémendria, y établit son fils Grégoire comme son successeur, puis passa en Hongrie pour y demander des secours contre les Turcs. Amurat II prévint son adversaire. Il se porta immédiatement sur la place forte qu'il convoitait, s'en empara et fit le prince Grégoire prisonnier. Toute la Serbie fut ensuite envahie par ses troupes et passa sous son autorité.

Cependant Georges, qui avait échoué dans sa démarche, se retira à Antivari, puis à Raguse. Le sultan envoya des émissaires dans cette ville et fit signifier au sénat que le prince serbe lui fût livré s'il ne voulait exposer Raguse à sa colère.

Georges, averti à temps, s'enfuit à la hâte abandonnant son trésor et les archives de l'empire. Il passa en Hongrie et fut reçu à Bude par le roi Vladislas, avec tous les égards dus à son énergique persévérance et à ses malheurs. Aux yeux de Vladislas, Georges n'était pas seulement un prince dépossédé ; la Serbie, un empire détruit, un peuple réduit à l'esclavage. C'était le champion de la chrétienté vaincu par les Turcs envahisseurs ; c'était un rempart de l'Europe chrétienne renversé par l'islamisme de jour en jour plus menaçant. Ce fut sans doute parce qu'il envisagea la question à ce point de vue que, pressé par Georges de lui fournir les moyens d'arracher au sultan sa conquête, il se rendit à ses sollicitations et se mit lui-même à la tête d'une expédition contre Amurat. Les Hongrois chassèrent les Turcs de la Serbie, de la Bulgarie et les refoulèrent jusqu'au Balkan. Amurat II qui avait en son pouvoir le prince Grégoire, chercha à traiter avec Georges, lui promettant de le reconnaître dans ses États et de lui rendre son fils, s'il

obtenait de Vladislas que la paix fût conclue. L'armée hongroise était cruellement décimée par les maladies ; le roi, satisfait de son expédition, ne demanda pas mieux que de traiter avec les Turcs. Une trêve de dix ans fut acceptée par les deux souverains, et Georges rentra en possession de ses droits (1444).

Une année ne s'était pas écoulée depuis ces événements, que les Hongrois enivrés de leurs succès, violèrent la trêve conclue ; leur armée s'empara de la Bulgarie presque tout entière. Dès que cette attaque fut connue d'Amurat II qui bataillait en Asie, il se hâta de retourner en Europe. Il rencontra l'armée hongroise à Varna et la détruisit (10 décembre 1444). Georges avait sagement gardé une entière neutralité dans cette expédition malheureuse des chrétiens, malgré les sollicitatious de leur général Houniady. Ce dernier retourna presque seul en Hongrie où il se prépara à réparer sa défaite. En effet, il reparut bientôt en Serbie avec de nouvelles troupes et

rencontra les Turcs à Kossovo. Amurat II lui fit essuyer un nouveau désastre.

On ne s'explique pas le motif qui porta Georges à faire arrêter Houniady fugitif, à son passage dans la ville de Kladovo, d'autant plus qu'il lui rendit la liberté peu de temps après son arrestation. On peut supposer que le général hongrois avait laissé voir quelque ressentiment au prince serbe de la neutralité qu'il avait gardée pendant la guerre ; une fois entre les mains de son ennemi, Houniady aurait dissimulé et serait parvenu à lui persuader qu'il n'avait à son égard que des intentions bienveillantes. Mais, à peine fut-il de retour en Hongrie, qu'il se vengea de la conduite de Georges en s'emparant des forteresses cédées à la Serbie en échange de Belgrade. Il s'avança même jusque dans la Rassie qu'il dévasta. Georges n'était pas en mesure de lui opposer une longue résistance ; il le conjura d'épargner un pays dont le peuple était le plus sûr défenseur des frontières de la Hongrie. Houniady céda à ses prières. Mais Amurat II préparait à la

Serbie de plus cruelles épreuves. Pour punir Georges d'avoir délivré son prisonnier, il envahit de nouveau le pays. En face de ce danger, le prince Serbe se tourna de nouveau vers la Hongrie. Houniädy vint à son secours. Les deux armées réunies battirent les Turcs à Krouchevatz et s'emparèrent de la forteresse de Vidin qui fut rasée, afin que les ennemis ne pussent s'y retrancher à l'avenir.

L'avénement de Mahomet II ne changea rien tout d'abord à la situation de la Serbie. Le nouveau sultan, occupé en Asie, conclut la paix avec Georges et poursuivit ses conquêtes du côté de Constantinople dont il s'empara en 1453. Alors seulement il tourna ses armes contre les Serbes, faisant valoir, comme prétexte à son agression, les droits héréditaires dont Amurat II s'était déjà prévalu. Il assiégea sans succès Sémendria et Belgrade, et, remettant à plus tard la réalisation de ses projets, il regagna le centre de son empire.

Dès l'année suivante, il fit de nouveau irrup-

tion en Serbie. Dans ce malheureux pays dévasté par des invasions si fréquentes, les habitants épuisés par les luttes n'offraient plus de résistance. Georges passa en Hongrie pour la deuxième fois espérant encore y trouver quelque secours. Mahomet II ne lui laissa pas le temps d'user de ce dernier moyen. Belgrade fit cependant une résistance opiniâtre ; les assiégeants furent même repoussés le 22 juillet 1456. Cette lutte désespérée ne pouvait sauver la patrie : elle permit néanmoins à Georges, parvenu à un âge fort avancé, de mourir au milieu des siens, dans la forteresse de Sémendria, le 24 décembre 1457.

Georges Brankovitch laissait trois fils : Grégoire, Étienne et Lazare. Ils occupèrent alternativement le pouvoir pendant une année. Le dernier, Lazare, mourut en 1458, laissant l'autorité entre les mains d'Hélène, sa femme, de la famille des empereurs grecs. Dès lors, Mahomet II s'empara sans peine de Sémendria et fit passer d'une manière définitive la Serbie sous sa domination (1459).

IV

LES SERBES SOUS LA DOMINATION OTTOMANE.

L'indépendance de la Serbie conquise se survécut quelque temps encore dans le sud de la Hongrie. Nous avons vu, sous le règne de Georges Brankovitch, une partie de la population Serbe passer dans cette contrée et s'établir dans les forteresses acquises en échange de Belgrade, cédé au roi Sigismond. Les émigrés se répandirent

ainsi sur les bords du Danube et de la Théiss. Lorsque le pays tout entier fut devenu une province turque, une émigration nouvelle vint accroître le nombre des Serbes établis en Hongrie (1468). Deux princes de la famille des Brankovitch, Vouc, fils de Grégoire et Paul, fixèrent leur résidence au milieu de cette population, le premier à Slan-Kamen, le second dans le Banat de Témesvar dont il prit le gouvernement. Retirés dans ces étroites limites, les deux princes parvinrent à organiser une armée; Vouc fut même élu Despote en 1471, et reconnu, en cette qualité, par le roi Mathias de Hongrie, qui ajouta à ce titre celui de Despote de Rassie. La bravoure de ce prince lui valut le surnom de *Zmaï* (le dragon).

Les Serbes prirent une large part dans toutes les guerres, plus ou moins heureuses, que la Hongrie eut à soutenir dans la suite contre les Turcs. En 1480, lorsque ces derniers s'avancèrent jusqu'en Transylvanie, province qu'ils conquirent presque tout entière, le général hongrois Batory,

battu dans une rencontre près du village de *Gibeh*, et grièvement blessé, dut son salut et celui des quelques troupes qui lui restaient encore, à l'arrivée du prince Paul. Ce dernier, à la tête de cinq mille hommes d'élite, tailla en pièces l'armée turque. Cette victoire eut, comme conséquence immédiate, l'évacuation de la Transylvanie par les Ottomans. A cette occasion, le roi Mathias accorda aux Serbes plusieurs priviléges, entre autres, la liberté d'exercer publiquement leur religion, faveur considérable au moyen âge. Quelques années après (1485) dans la guerre de la Hongrie contre l'Autriche, les Serbes suivirent leurs alliés au siége de Vienne et dans toute la campagne.

Le prince Paul mourut en 1494, laissant pour lui succéder Joseph Brankovitch l'un de ses parents. Les historiens Serbes ne disent pas si ces princes eurent des fils. Mais Abraham Bachay de Hongrie, rapporte qu'à Joseph succéda Auguste Brankovitch, petit-fils de Paul. Quant au Despote Vouc, il mourut trois après son

frère (1497) à Slan-Kamen, et eut pour successeur deux fils d'Étienne Brankovitch. Sous ces derniers princes, la Hongrie passa sous la domination de l'Autriche. La plupart des Serbes se retirèrent en Transylvanie. Parmi eux se trouvait un descendant de Georges Brankovitch, homme habile dans les relations diplomatiques et qui fut employé par le prince Michel Apaphy de Transylvanie et envoyé, comme son représentant, à Andrinople, auprès des Turcs.

Cependant cette émigration des Serbes n'entrait pas dans les vues de la politique autrichienne. La Hongrie, nouvellement annexée à l'Empire, voyait ses provinces méridionales privées de leurs plus fermes défenseurs. L'empereur appela dans cette partie de ses États, les habitants de la Serbie devenue la proie des Turcs. La perspective de se soustraire à l'oppression musulmane et de passer à une puissance chrétienne, pouvait seule étouffer dans le cœur des Serbes, cet amour ardent de la patrie dont ils avaient donné tant de preuves. L'Autriche

n'attendait qu'une occasion favorable pour leur faire concevoir des espérances et s'assurer leur appui. Cette circonstance se présenta bientôt. Le patriarche Maxime, dont l'influence sur la population équivalait à l'autorité d'un chef militaire, passa par Constantinople au retour d'un voyage en Terre-Sainte. L'ambassadeur autrichien le fit entretenir en grand secret par un délégué et le gagna aux vues de son gouvernement, en faisant valoir l'intérêt des Serbes, exposés dans leur pays, à la cruauté des conquérants. En même temps il l'engageait, en passant par Andrinople pour se rendre à Ipek, siége du patriarcat, à s'entendre avec Georges II que la politique de l'empereur avait déjà préparé à cette entrevue. Arrivé à Andrinople, le patriarche, craignant d'éveiller les soupçons des Turcs, appela Georges II et les représentants de l'Autriche, Christophor et Kindsberg, dans l'église même où les Serbes se réunissaient pour prier. Lorsqu'ils eurent pris une décision, le patriarche Maxime proclama le descendant des Brankovitch comme

Despote des Serbes sous le nom de Georges II. Il se concerta ensuite avec le prince sur la mise à exécution du projet de l'Autriche (1665). Le plan formé par eux ne put être réalisé que plus tard; il fallait pour cela que les événements appelassent les Turcs en Asie ou sur tout autre point éloigné des provinces serbes. Ces circonstances favorables se présentèrent après la mort du patriarche Maxime, sous son successeur Arsène III Tcharnoevitch. A cette époque, le général Louis Wilhelm, de Bade, venait de refouler les Ottomans en deçà de la Serbie et prenait ses quartiers d'hiver dans cette contrée. Georges II réunit les Serbes en corps d'armée et alla rejoindre les troupes autrichiennes à Kladovo. La politique de l'empereur, qui s'était servie si habilement de l'influence de ce prince, le fit aussitôt arrêter, craignant sans doute qu'au lieu de passer en Autriche pour s'y établir, il ne voulût reconstituer le peuple serbe. Telle a toujours été cette politique dissimulée et égoïste, digne de s'associer à celle de Saint-Pétersbourg pour l'asservis-

sement des malheureuses populations, prises, comme dans un étau, entre ces deux puissances envahissantes.

L'empereur Léopold I[er] pressait le patriarche de passer dans ses États avec le peuple serbe, assurant à celui-ci, par sa lettre du 6 août 1690, toutes les libertés dont il jouissait avant la domination Ottomane. Trente-sept mille familles serbes allèrent en effet s'établir en Syrmie, en Slavonie et dans les environs de Bude sur le haut Danube. Par une nouvelle lettre, datée du 21 août de la même année, l'empereur déclarait leur Église entièrement indépendante de l'autorité du clergé latin ; le peuple conservait son autonomie et pouvait se gouverner d'après ses lois et ses usages traditionnels : le patriarcat serbe fut fixé à Saint-André.

A la suite des services rendus par les Serbes à l'empire, une troisième lettre, du 4 mars 1695, reconnut leurs libertés civiles et religieuses et les affranchit de plus de tout impôt, de toute redevance pour contribuer aux frais de la guerre.

Ces priviléges furent confirmés par Joseph Ier, par Charles VI et par l'impératrice Thérèse.

Cependant les Serbes demandaient qu'on délivrât Georges II leur chef et qu'on lui rendît son autorité reconnue par l'Autriche elle-même à Andrinople, dans la personne de ses représentants. L'empereur se refusa constamment à satisfaire ce vœu légitime. Il se bornait à répondre, lorsqu'on demandait la cause de cette reclusion : Il n'a fait aucun mal, mais l'intérêt de l'État l'exige ainsi (1)! Les Serbes purent néanmoins élire un autre chef. Leur choix tomba sur Jean Monasterli qui fut reconnu Voïvode par l'Empire. Ils prirent part, sous ce dernier, à la guerre de l'Autriche contre les Turcs, et se distinguèrent dans la bataille de *Slan-Kamen*, par leur courage et leur acharnement. Trente-quatre drapeaux furent enlevés par eux à l'ennemi. Il semble que ces hommes n'eussent consenti à

---

(1) *Nihil mali fecit, sed ratio status sic postulat!*

changer de patrie que pour continuer la lutte et venger la Serbie de ses oppresseurs.

L'année suivante, les Serbes assistèrent à la bataille de *Senta* (11 septembre 1692) dans laquelle ils acquirent de nouveaux droits à la reconnaissance de l'Autriche. Mais quelle que fût la faveur dont ils jouirent à la cour de Vienne, ils ne purent obtenir la mise en liberté de Georges II. On relégua ce malheureux prince dans la forteresse d'Eger, en Bohême, où il mourut le 14 septembre 1711, après vingt-huit ans de captivité.

L'Autriche appréciait trop les services des Serbes pour ne pas tenter d'en appeler un plus grand nombre dans son sein. La prise de Belgrade et la conquête de la presque totalité de la Serbie donna à l'empereur les moyens de mettre ses projets à exécution. Il décida le patriarche d'Ipek, Arsène IV Joanovitch, à organiser une nouvelle émigration. Mais lorsqu'on croyait les Turcs dans une complète ignorance de ce projet, ceux-ci surveillaient les mouvements des Serbes

et firent échouer les plans de l'Autriche. Ils se vengèrent sur la population, avec une cruauté inouïe, de la tentative faite pour échapper à leur joug. Quatre-vingt mille hommes périrent sous leurs coups. Le patriarche Arsène parvint à s'enfuir et à passer sur le territoire autrichien.

Dans une autre circonstance, vers la fin du XVIII[e] siècle, les Serbes, demeurés dans leur malheureux pays, apprenant que l'armée autrichienne se préparait à combattre les Turcs en Serbie, se soulevèrent spontanément, formèrent une armée de vingt-cinq mille hommes et affranchirent la contrée, hélas! au grand profit de l'Autriche, dont les troupes purent pénétrer sans coup férir en Serbie. Telle fut, sous la domination ottomane, la résistance des Serbes, résistance qui se produisait dans le pays même, dans les hautes montagnes qui le couvrent, comme nous aurons bientôt occasion de le rapporter.

V

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

Si l'on jette un coup d'œil sur les populations de l'Orient au commencement du XIXe siècle, on est tout d'abord frappé de l'engourdissement moral qui les a saisies après les jours des luttes meurtrières et des efforts infructueux. Les successeurs d'Othman, en reconstituant le vaste empire de Byzance dans des conditions nouvelles

de force et de durée, avaient rendu plus lourde encore la chaîne qui rivait à la servitude les peuples passés sous la domination musulmane. Objet de la haine et du mépris de leurs barbares vainqueurs, les malheureuses populations chrétiennes de l'empire, de plus en plus épuisées, avaient perdu, avec l'espérance qui soutient et ranime, l'énergie morale qui, au sein de l'oppression la plus odieuse, sauve les peuples comme les individus d'un affaissement fatal et de l'avilissement. De toutes les provinces soumises au régime arbitraire, aux exactions cruelles des envoyés de Stamboul, la Serbie avait été constamment la plus opprimée. C'est qu'à la vengeance implacable des Turcs, les Serbes opposaient une haine plus implacable encore. Leur résistance se continuait sous toutes les formes et semblait ignorer le découragement. Nous avons vu une partie de la population émigrer en Autriche et, sous une bannière étrangère, poursuivre la lutte séculaire contre les oppresseurs; nous l'avons vue contribuer à arrêter les progrès des

Turcs et acquérir ainsi des droits à la reconnaissance, non pas seulement de l'Autriche, mais de l'Allemagne, mais de l'Europe tout entière menacée par les musulmans. Ce n'est cependant point encore sur ce théâtre que l'amour des enfants de la Serbie pour leur indépendance éclate dans tout son héroïsme. Mieux valait sans doute vivre libre sous le ciel toujours inclément de l'étranger qu'esclave sur la terre de la patrie. Mais au sein de cette patrie, dans ce pays coupé de hautes montagnes, hérissé de mamelons inaccessibles aux armées turques, la liberté avait encore ses oasis, déserts mornes et arides sur les cimes escarpées, mais où le Serbe respirait l'indépendance dans l'air pur des hauts sommets. A mesure que les conquérants s'établissaient dans les villes, s'y fortifiaient contre les insurrections de ce peuple vaincu mais non dompté, la jeunesse vaillante abandonnait les cités et les campagnes fertiles. Elle se retirait dans ces montagnes où, sous le nom d'hayduques, elle faisait aux dominateurs une guerre de tous les instants,

lutte sans règle où la ruse s'unissait au courage, lutte impuissante à rendre au pays son premier état, mais qui constituait une protestation énergique et constante contre une domination exécrée. Ainsi se conservaient chez les Serbes le souvenir du passé et les nobles passions de l'amour du pays et de l'indépendance, lorsqu'au milieu de ces montagnes retentit le bruit des victoires de la France, ces filles glorieuses de nos libertés reconquises. Je ne veux pas exagérer l'influence de notre grande révolution, mais on ne peut se refuser à voir, dans le réveil de l'Orient, l'œuvre de notre propre régénération politique. Dans les trente années qui suivirent cet événement mémorable, on vit en effet toutes ces populations, vouées à l'anéantissement et à la misère, comme honteuses de leur chaîne, faire un suprême effort pour secouer le joug qui pesait sur elles. La Grèce, et l'histoire merveilleuse de sa résurrection politique; l'Égypte, et les conquêtes de Mohammed-Aly; la Syrie elle-même sous l'émir Beschir: enfin la régénération de l'Orient tout

entier sont, on ne peut le nier, la conséquence de la proclamation des droits de l'homme qui sont aussi les droits des peuples. La France, lorsqu'elle appuie ou qu'elle défend les nationalités méconnues ou menacées, est logique avec les principes de quatre-vingt-neuf, avec l'esprit public et les tendances du siècle. Comment ces principes n'auraient-ils pas trouvé des échos parmi les Serbes, ces champions inébranlables de leur liberté et de leurs droits? Comme ils étaient les mieux préparés des *rayas* de l'empire, ils furent aussi les premiers à lever l'étendard de la révolte. Une circonstance fortuite, une cruauté de plus de leurs tyrans, vint donner un motif à l'insurrection générale.

Vers le commencement du XIXe siècle quatre aghas, siégeant à Belgrade, exerçaient des exactions dans la Serbie tout entière. Le régime des Turcs, toujours injuste et cruel envers les chrétiens, devenait, vis-à-vis des Serbes, tout un système traditionnel de tortures par lequel les musulmans prétendaient venger leurs anciens

griefs et assurer leur domination. D'ailleurs, dans cette province, comme dans toutes les autres parties de l'empire ottoman, la Porte nommait un ou plusieurs gouverneurs établis en quelque sorte comme les fermiers du sultan à qui ils ne devaient qu'un impôt déterminé, après quoi ils jouissaient d'une entière liberté d'action, de l'impunité complète de leurs actes. On comprend qu'avec ce système administratif — toujours en vigueur en Turquie — le gouvernement n'avait pas lieu de s'étonner des excès de ses représentants. Les aghas de Serbie poussaient l'abus de la force jusqu'au délire. Mais, s'ils étaient certains de rester impunis à Constantinople, ils jugeaient, avec raison, qu'un moment viendrait où la population se ferait justice elle-même. L'expérience leur avait appris que les chefs du pays étaient l'âme de toutes les insurrections des Serbes. Leur premier soin, pour rendre infructueuse ou même impossible toute tentative ultérieure, fut de chercher à se défaire de ces derniers. Déjà, dans plusieurs circonstances ils

avaient fait périr quelques-uns de ces hommes influents sur le peuple : ils voulurent d'une seule fois se débarrasser d'eux tous. L'un de ces chefs, nommé Tcherni-Georges ou *Georges le Noir*, fut attaqué dans sa maison même par les émissaires des aghas. Il leur opposa une vive résistance, et étant parvenu à soulever les habitants de *Topola* son village, et les hayduques des environs, il se trouva à la tête d'une petite troupe, et leva sur ce point, l'étendard de la révolte. Le bruit de cet événement se répandit aussitôt dans le pays et y provoqua une insurrection générale qui couvait depuis longtemps. Les Serbes n'avaient ni armes ni munitions ; ils s'en pourvurent en massacrant les Turcs qui résidaient dans leurs villes et qui ne purent résister à ce premier mouvement. Bientôt l'ennemi, refoulé dans les bourgs, dut chercher une retraite plus sûre. Quelques forteresses tombèrent au pouvoir des insurgés, et la nouvelle de ces succès arrivait à peine à Constantinople que déjà la Serbie était purgée de ses oppresseurs. Un fait remarquable, c'est

l'instantanéité de l'insurrection sur tous les points comme si le mot d'ordre avait été donné à la population. La tyrannie a beau couvrir de cendres le brasier des révoltes populaires, le jour vient fatalement où la flamme s'élève des tisons que l'on croyait éteints et l'incendie se répand, d'autant plus rapide qu'on le croyait mieux étouffé.

Lorsque Tcherni-Georges se vit à la tête de forces assez considérables, il marcha contre les aghas et les cerna dans Belgrade pour les obliger à fuir. Ils parvinrent en effet à s'échapper par le Danube ; mais rejoints par un détachement de Serbes envoyés sur leurs traces, ils furent immédiatement mis à mort. En même temps le sultan chargeait Bekir, pacha de Bosnie, de pacifier le pays en faisant entendre aux insurgés que la Porte ferait elle-même droit à leurs réclamations. La mort des aghas rendit inutile l'intervention de Bekir-Pacha. Il demanda que la Serbie rentrât dans l'obéissance; mais les Serbes prétendaient poser leurs conditions. Ils réclamaient le

gouvernement de leurs chefs, la fixation d'un tribut annuel perçu par leur *Knèse* et transmis par lui au sultan; la liberté de professer leur religion et la réouverture de leurs écoles. Effrayé de ces prétentions, Bekir-Pacha les fit connaître au Divan. Le sultan ordonna aussitôt au pacha de Nisch de marcher contre les rebelles. Celui-ci, ignorant, comme le sont presque tous les Turcs, plein d'une confiance aveugle dans les vingt mille hommes qu'il dirigeait contre la Serbie, négligea de prendre aucune précaution et s'avança, sans inquiétude, dans la plaine de Tchoupria entourée de vastes forêts. C'est là que Georges le Noir avait réuni les premiers défenseurs de l'indépendence serbe. Sa petite armée, dépourvue d'artillerie, n'aurait pu résister en rase campagne; cachée dans ces broussailles, la lutte devenait moins inégale. Les Turcs ne se doutèrent même pas de leur présence. Tout à coup ils sont assaillis à l'improviste, le désordre se met dans leurs rangs, ils sont massacrés par les Serbes qui s'emparent de leurs canons et de leurs muni-

tions de guerre. Le pacha de Nisch regagna presque seul sa résidence où il mourut du dépit que lui donna cette défaite due à son inqualifiable négligence (1804).

L'insurrection faisait des progrès rapides; Tcherni-Georges en était l'âme. Cet homme héroïque avait dans ces allures quelque chose du caractère de ces Romains du premier âge, pour qui l'amour de la patrie à peine formée était une religion. Dévoué, sans ambition égoïste, à l'indépendance de son pays, il n'avait pas cherché le pouvoir. Les hospodars qui dirigeaient le mouvement insurrectionnel l'avaient élu dans un conseil qu'ils tinrent en 1804. Georges leur déclara qu'il n'acceptait l'autorité qu'en tant qu'elle serait entière, qu'il ne connaîtrait pas de terme moyen avec ceux qui se rendraient coupables de quelque faute, et que sa rigueur serait impitoyable comme sa justice. Les hospodars le nommèrent néanmoins. Ils sentaient le besoin d'une direction énergique qui donnât de l'unité à la lutte entreprise, qui les rendît forts contre l'ennemi

commun. Le dictateur tint parole; on l'a vu pousser jusqu'à un stoïcisme sauvage l'exercice de la justice. Son frère ayant commis des excès sur des femmes, il le traduisit à son tribunal et le fit pendre sous ses yeux en lui disant : « Tu n'as que le châtiment que tu mérites. Nous n'avons pas fait une guerre à mort à ceux qui outragent les femmes pour les outrager à notre tour. » Tel était le héros de l'indépendance serbe. Simple autant qu'il était brave et juste, il quittait parfois les armes pour le soc, et, comme Cincinnatus, paysan sublime, il fécondait la terre de ses ancêtres reconquise par son courage.

La prise de Belgrade (12 décembre 1806) avait sanctionné en quelque sorte la rébellion des Serbes et donné une force nouvelle à leur insurrection. L'année suivante, le pacha de Bosnie reçut l'ordre de se porter avec quarante mille hommes sur la Drina; il s'avança dans la plaine de Michar. Les Serbes étaient au nombre de quinze mille. L'absence de Tcherni-Georges, occupé du côté opposé, ajoutait au décourage-

ment de cette petite armée, qui se préparait néanmoins a résister avec courage. Mais Georges veillait à tout. Un moment avant que le combat ne s'engage, le bruit se répand parmi les Serbes que leur chef vient d'arriver au milieu d'eux. A cette nouvelle leur ardeur se rallume; ils fondent sur les Turcs et les forcent à abandonner le champ de bataille (1807).

Dans les deux années qui suivirent cette victoire, les Serbes étendirent leurs conquêtes jusqu'à la Drina à l'ouest, et, sur les bords du Danube, de Belgrade à Négotine; ils arrivèrent, au sud, jusqu'à Novi-Bazar. Tcherni-Georges était sur le point de s'emparer de cette place forte, lorsqu'il apprit que le mouvement des insurgés du côté de Kaménitza, devant Nisch, menaçait de leur être funeste. Il se transporta aussitôt sur ce point. Hélas! il arrivait trop tard. Les Turcs avaient écrasé les Serbes qui, plutôt que d'abandonner le champ de bataille, étaient morts jusqu'au dernier. Les vainqueurs, dans le délire de leur succès, élevèrent, sur le lieu témoin de

leur victoire, une pyramide de crânes ennemis. M. Blanqui rapporte l'impression que lui fit, avant de pénétrer dans la ville de Nisch, ce barbare trophée : « Avant d'entrer dans ces murs, dit-il, nos yeux furent attristés à l'aspect d'un hideux monument, tristement caractéristique de l'état social du pays. C'est une pyramide quadrangulaire tronquée, incrustée de trois ou quatre mille crânes de chrétiens serbes qui succombèrent dans un combat contre les Turcs en 1816 (1), et dont le fanatisme musulman a fait, aux portes même de la ville, ce barbare trophée. Les quatre faces du monument sont recouvertes, comme une mosaïque, de plusieurs milliers de crânes scellés dans la muraille, depuis le sol jusqu'au sommet. La piété des Bulgares en a déjà enlevé quelques centaines pour leur donner la sépulture; mais il en reste encore un très-grand

(1) Il y a ici une erreur de date. C'est en 1809, sous Tcherni-Georges, et non en 1816, sous Miloch, qu'eut lieu le combat de Nisch.

nombre auquel tiennent des lambeaux de chevelures agitées par le vent. C'est une colonne triomphale de cannibales : il est impossible de n'être pas saisi d'horreur en la voyant. Je saluai respectueusement ces dépouilles de chrétiens morts pour la défense de leur patrie et de leur religion; un jour viendra peut-être, où sur la place même qui supporte aujourd'hui leurs restes profanés, la Bulgarie émancipée élèvera un temple à leur mémoire (1). »

Malgré cet échec, la Serbie voyait triompher la cause de l'indépendance. Mais son libérateur n'avait pas seulement à combattre les armées turques; il trouva, au sein même de son pays, des ambitions malheureuses qui furent habilement exploitées par la politique de la Russie, et qui entravèrent l'œuvre glorieuse dont il était le promoteur. Tandis qu'il soutenait cette double lutte, les puissances de l'Europe, menacées par les

---

(1) *Voyage en Bulgarie pendant l'année* 1841, par M. Blanqui, membre de l'Institut.

conquêtes de l'empereur Napoléon Ier, ne songeaient guère à s'occuper du peuple serbe. A plusieurs reprises, la Serbie témoigna de ses sympathies pour la France, Tcherni-Georges avait appelé auprès de lui un homme éclairé, ardent partisan des idées françaises, Dosithée Obradovitch qui, par la fondation de plusieurs écoles et ses travaux, bases de la littérature nationale, avait acquis une grande influence dans le pays. Dosithée Obradovitch rédigea une lettre traduite en italien dans laquelle il faisait appel à la France et demandait son protectorat pour les Slaves de la Turquie. L'empereur Napoléon, en guerre avec l'Europe entière, ne put porter à cette démarche toute l'attention qu'elle méritait. Il se contenta d'envoyer à Georges le Noir un sabre d'honneur comme un témoignage de son estime. Les Serbes comprenaient que la France seule pouvait leur donner une protection à la fois efficace et désintéressée. En effet, l'Autriche, dont toutes les provinces du littoral adriatique et des bords du Danube sont peuplées

de Serbes, ne pouvaient approuver leur révolte contre la Porte, sans justifier en même temps chez elle une insurrection semblable. Aussi le cabinet de Vienne se refusait-il à traiter avec ce peuple qu'il appelait rebelle, et le héros de sa régénération qu'il considérait comme un aventurier. La Russie seule offrait sa protection et son appui. Le Czar, en guerre avec la Turquie, trouvait un précieux avantage à seconder les efforts de Tcherni-Georges, et lorsque, en 1805, Matthieu Nénadovitch, fils du Knèse de Valiévo, se rendit à Saint-Pétersbourg pour demander le concours de la Russie, il n'eut pas de peine à l'obtenir. Toutefois le cabinet russe, bien décidé à tirer profit de son intervention et connaissant le caractère loyal de Tcherni-Georges, voulut se créer un parti qui pût contrebalancer l'influence de ce dernier et servir ses intérêts. C'est dans ce but qu'à son protectorat il mit comme condition la création d'un sénat (*soviet*) composé de douze membres. La Russie avait bien jugé Tcherni-Georges. Quoiqu'il se montrât reconnais-

sant de l'intérêt qu'elle témoignait aux Serbes, lorsque Alexandre exigea, pour prix de l'appui qu'il leur prêtait, qu'ils l'acceptassent pour souverain, il répondit indigné : « que les Serbes s'étaient affranchis du joug des Turcs sans le Czar et que sans lui ils sauraient se défendre. » Plus tard, le cabinet de Saint-Pétersbourg condescendit à une simple alliance qui put alors être acceptée. Un corps de trois mille Russes passa le Danube à Kladovo et vint se réunir à l'armée de Georges. Mais le Czar n'en poursuivait pas moins ses vues de suzeraineté sur la Serbie. Il avait envoyé, auprès du sénat, le consul Radophikine, Grec de naissance, qui recrutait des partisans à la Russie et excitait les sénateurs à faire de l'opposition à Georges. Toutes ces intrigues eurent pour résultat d'empêcher que la Serbie n'acquît une entière indépendance, mais elles ne purent arrêter l'élan du peuple et les succès de l'armée pleine de confiance dans son chef. La campagne de 1810 contre les Turcs fut heureuse et brillante. Les Osmanlis, à bout de forces, proposè-

rent à Tcherni-Georges de le reconnaître comme régent de la Serbie aux mêmes conditions que les princes de Valachie et de Moldavie. La Russie n'entendait pas qu'un arrangement fût conclu sans son intervention. C'était perdre tout le fruit de ses sourdes menées et de sa protection. On força l'opinion de Georges et on lui fit refuser ces conditions. Tout à coup l'empire du Czar est menacé par une armée formidable que dirige contre elle le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna. Le cabinet de Saint-Pétersbourg se hâte de conclure la paix avec les Turcs et consacre, dans la traité de Bucharest (28 mai 1812), un article tout entier à la Serbie (art. 8.). D'après les stipulations de cet article, les Serbes pouvaient exercer librement les rites et cérémonies de leur Église; ils avaient le droit de choisir leurs juges parmi eux ; ils pouvaient administrer intérieurement le pays avec une entière indépendance; tous les impôts devaient se fondre dans un seul tribut; toutes les propriétés turques de Serbie devaient être remises entre les mains des habitants et administrées par eux en sé-

questre ; ils avaient le droit de parcourir la Turquie avec leurs propres passe-ports, de fonder des écoles, des hôpitaux, des imprimeries : enfin aucun Turc, excepté ceux des citadelles, ne pouvait vivre ou demeurer en Serbie.

Ces conditions étaient certainement d'un grand avantage pour le pays, mais la Russie, qui les imposait à la Porte, n'ignorait pas qu'elles seraient violées dès que les troupes qu'elle entretenait sur les frontières seraient retirées pour être opposées à l'armée française. Elle feignit cependant de croire à leur entière exécution. La politique du Czar joua un rôle odieux dans la personne du consul Nédoba. La Russie avait bien l'intention de contraindre la Porte à s'exécuter, lorsqu'elle se serait débarassée de ses ennemis ; mais elle se refusait absolument à ce que les Serbes fissent eux-mêmes reconnaître leurs droits. En 1813 les hostilités recommencèrent entre les Turcs et la Serbie. Le consul Nédoba paralysa les efforts de Georges en l'assurant que son gouvernement viendrait à son secours. Cependant

les Turcs arrivaient à la fois par la Drina, par Aleksinatz, et par le Timok.

Tcherni-Georges, circonvenu par le consul Nédoba, attaqué par les sénateurs gagnés à la cause des Russes, se voyant dans l'impossibilité de s'opposer à l'invasion qui menaçait le pays, fut obligé de passer en Autriche. En même temps les Turcs forçaient Négotin qui fit une résistance héroïque. Une fois maître de cette place forte, ils se répandirent sans peine dans la Serbie.

Telle fut la protection de Saint-Pétersbourg, protection égoïste qui mesure la liberté aux peuples qu'elle protége, afin que, condamnés à rester dans un état précaire, ils ne puissent espérer que du Czar la conservation du rayon d'indépendance qu'ils doivent à sa générosité!

Le pays venait ainsi de retomber sous le joug des Turcs après onze ans d'efforts héroïques. L'article 8 du traité de Bucharest était méconnu. La Russie feignait de l'ignorer et laissait le pays livré aux massacres, à la désolation, après l'a-

voir conduit elle-même dans cet abîme. Lorsque s'ouvrit à Vienne ce congrès où l'on prétendit rétablir les droits des peuples, un homme, un prêtre, prit le chemin de cette ville afin de faire valoir ceux de la Serbie. Ce pasteur, plein d'un patriotisme si louable, était Matthieu Nènadovitch de Valiévo. Il avait déjà fait, en 1814, une tentative sans résultat auprès de l'empereur d'Autriche. Sa nouvelle démarche ne réussit pas mieux que la précédente. Les diplomates réunis à Vienne, se renvoyèrent le jeune barbare dont ils ne comprenaient même pas les prétentions. Pendant que la diplomatie montrait cette indifférence à la cause des Serbes, les Turcs poursuivaient leur œuvre de vengeance. Sous cette oppression nouvelle, un homme surgit du sein du peuple, qui devait continuer la tâche de Tcherni-Georges, et, plus heureux que lui, la conduire à bonne fin : cet homme se nommait Miloch Obrénovitch. Les richesses qu'il avait acquises par le commerce l'avaient élevé au rang de *voïvode*. Lorsque Soliman, alors représentant de la Porte

à Belgrade, fidèle à la politique traditionnelle des gouverneurs turcs qui l'avaient précédé, chercha à frapper en masse les chefs de la Serbie, Miloch, qui unissait à la bravoure la dissimulation et l'adresse, parvint à tromper la surveillance du pacha. Dès qu'il se présenta aux Serbes, ceux-ci le reconnurent pour leur chef dans une assemblée générale tenue le 25 mars 1815. Le premier résultat de cette nomination fut de relever le courage des insurgés. Dans une rencontre qui eut lieu à *Tchatchak*, les Serbes furent d'abord repoussés ; mais Miloch furieux de se voir vaincu, rappelle ses soldats, leur communique son ardeur et revient sur l'ennemi. Les Turcs se retranchèrent dans une position avantageuse ; Miloch, pour les en faire sortir, imagina de planter en terre un grand nombre de piquets qu'il fit recouvrir de costumes guerriers. L'ennemi, trompé par l'apparence d'une armée nombreuse, sortit de ses retranchements pour retourner sur ses pas. Les Serbes se jetèrent alors sur les Turcs et remportèrent une victoire complète. Toute



l'artillerie tomba en leur pouvoir. Ils délivrèrent les villes des environs et se portèrent sur Poujarevatz. La bravoure de Miloch éclata surtout dans l'assaut de cette ville. « Comme ses soldats pliaient devant la mitraille ennemie, il s'élança vers les fuyards en leur criant : « Où allez-vous donc, malheureux! voulez-vous que les femmes vous couvrent avec leurs tabliers! C'est là (montrant la ville) que sont vos maisons, votre seul asile; vous n'en avez plus d'autre. Tout est perdu si vous reculez. » Et il les força, le pistolet au poing, de revenir à la charge, ce qu'ils firent avec tant de vaillance que le pacha fut obligé de capituler (1). » Néanmoins ces brillants succès furent un moment sur le point de n'avoir aucun résultat. La Porte, qui pouvait disposer de toutes les forces de l'empire par suite de la paix conclue avec la Russie, dirigea deux armées considérabbles contre la Serbie; l'une débouchait par le sud en suivant la Morava, l'autre

---

(1) Blanqui, *Voyage en Bulgarie.*

arrivait par l'ouest vers la Drina et Zvornik. Tandis que ce mouvement formidable menaçait Miloch et les Serbes, les deux généraux turcs reçurent tout à coup l'ordre de suspendre leur agression et de traiter à tout prix. Cette mesure était motivée par l'attitude nouvelle de la politique russe. Le Czar, rassuré par la malheureuse issue de la campagne des Français en Russie, demandait à la Turquie l'exécution de l'article 8 du traité de Bucharest. Pour se conformer aux vues du divan, le pacha de Zvornik essaya de traiter avec Miloch. Mais la première condition qu'il voulut imposer et qui consistait dans le désarmement général des Serbes, essuya un entier refus. Marachli-Pacha, qui était à la tête de la seconde armée turque, se montra plus conciliant. Il accepta une sorte de paix armée à la condition qu'il pourrait se rendre librement à Belgrade et que les Serbes enverraient une députation à Constantinople, pour y délibérer sur les mesures à prendre ultérieurement.

De cette époque à 1830, Miloch Obrénovitch

conduisit, au milieu d'alternatives diverses, la barque fragile de l'indépendance serbe. Obligé de ménager à la fois la Russie et la Porte, il trouvait, comme son prédécesseur, au sein du sénat, une opposition suscitée par les intrigues des deux grandes cours. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, aussi bien que le divan de Constantinople, éveillaient toutes les ambitions autour de lui afin de diviser le pouvoir, et partant d'affaiblir le pays ; Miloch, au contraire, tendait à le centraliser dans ses mains. Certes, ces difficultés sont de nature à excuser bien des moyens qui, dans d'autres circonstances, pourraient paraître barbares. L'héroïsme de Georges le Noir, si précieux dans le commencement de l'insurrection, n'aurait pu être que médiocrement utile à la Serbie dans ces conjonctures nouvelles. Elle avait maintenant moins à lutter par les armes que par une sage politique. Miloch, doué d'une habileté instinctive qui réussit même avec la diplomatie russe, était l'homme qu'il fallait au pays. Voici d'ailleurs le tableau que M. Blanqui

fait de son administration : « Miloch, dit-il, avait attaqué les abus comme il faut les attaquer dans un pays tel qu'était le sien, quand il en devint le chef. Il poursuivit sans pitié toutes les tentatives d'anarchie, et il improvisa en quelques années des réformes qui feraient honneur aux gouvernements les plus éclairés de l'Europe. La Serbie lui doit les premières routes percées au sein de ses forêts, l'ordre rétabli dans les finances, la création de la nationalité serbe, etc... (1) »

Les conventions d'Akerman (25 décembre 1826) avaient renouvelé à la Porte l'obligation de tenir, vis-à-vis des Serbes, les engagements pris à Bucharest. La Russie accordait dix-huit mois au divan pour s'exécuter. Cependant ce terme était expiré, et l'état de la Serbie restait le même. La Russie envoya alors une armée vers le Balkan. Cette mesure fut plus efficace que les menaces de l'ambassadeur de Saint-Pétersbourg; ce ne fut pourtant qu'en novembre 1829 que la Porte

---

(1) Blanqui, *Voyage en Bulgarie.*

s'exécuta. La petite cour de Kragouïévatz vit arriver à cette époque un *tatar* de Stamboul porteur du hatti-chérif qui proclamait l'indépendance de la Serbie, moyennant un léger tribut qui devait être annuellement versé dans le trésor du sultan ; en même temps la Turquie restituait aux Serbes les six départements dont elle s'était emparée en 1813. Mais ce firman ne stipulait rien en faveur de Miloch. Il le tint secret jusqu'au jour où la Russie, qui le croyait vendu à sa politique, l'eut nommé, par un bérat, prince héréditaire de Serbie. Alors il proclama l'heureuse nouvelle dans une assemblée nationale réunie *ad hoc* en 1830. Toute la population était dans la joie. Les cloches des églises, enterrées dans les temps d'oppression et dont jusqu'à ce jour les Turcs avaient interdit l'usage, appelèrent de nouveau les fidèles à la prière. Cependant l'entier accomplissement des engagements pris par la Porte n'eut lieu qu'en 1833.

La Serbie voyait ainsi s'ouvrir, pour une partie de la population, une ère d'indépendance

achetée au prix du sang de ses fils. Dès les premiers jours de l'insurrection, — et c'est un fait digne de remarque, — ce peuple s'était immédiatement organisé à l'instar de ceux de l'Europe civilisée. L'un des hommes qui secondèrent ce mouvement vers le progrès fut Davidovitch, ministre des affaires étrangères sous Miloch. Ami de la France dont il partageait les idées, cet homme éminent se voua tout en entier au bien du pays en favorisant l'instruction, en fondant une gazette dans laquelle il plaidait la cause de la patrie, en cherchant enfin à faire connaître à l'Europe, et surtout à la France, ce qu'on pouvait espérer des Serbes si l'on consentait à les protéger. Son dévouement fut payé d'ingratitude. Resté pauvre, bien que ministre, il se vit presque réduit à la misère sur la fin de ses jours.

VI

LA SERBIE EN 1861.

Le pays connu aujourd'hui sous le nom de principauté de Serbie, ne forme guère qu'une province de l'empire de Douchan. Les Serbes occupent cependant toute la partie nord de la Turquie d'Europe, c'est-à-dire le Monténégro, la Croatie Turque, la Bosnie, l'Herzégovine, le nord de l'Albanie et la Serbie méridionale. Ils sont

répandus en Autriche dans les deux tiers de l'Illyrie, dans le sud de la Styrie, dans toute la Croatie, la Syrmie, la Dalmatie, et dans une grande partie du Banat de Témesvar. On voit que l'indépendance n'a été accordée qu'à une faible portion de ce peuple, et pourtant, dans l'étroit espace où il lui a été donné de se gouverner d'après ses lois, il a fait, en quelques années, des progrès rapides dans la voie de la civilisation. L'histoire nous a montré, à toutes les époques, la tendance des Serbes à s'organiser régulièrement, dès que les guerres au milieu desquelles ils vécurent, leur laissèrent un moment de trêve. Nous les avons vus, au commencement de ce siècle, s'inspirer des lumières de l'Europe, ouvrir des écoles, chercher enfin à se mettre au niveau des peuples européens, et cela dès les premiers pas de leur insurrection. Ces dispositions heureuses existent en germe dans les mœurs mêmes du pays. Sous la domination ottomane, dans les plus mauvais jours de l'oppression, l'organisation sociale ne s'est pas perdue en Serbie :

elle s'est réfugiée dans la famille! « Sans patrie, dit M. Laboulaye, sans Église, car l'évêque envoyé de Constantinople n'était pas moins odieux ni moins rapace que le pacha ou le cadi ; sans aucun de ces liens qu'établissent entre les hommes la défense commune du pays, le commerce, l'étude, il n'est resté au Serbe que la famille. C'est là qu'il a mis tout son cœur : elle est pour lui la patrie tout entière (1). » Réduits à ne vivre que pour cet État en miniature, les Serbes cherchèrent à en agrandir le cercle, à étendre, dans son sein, les droits et les devoirs réciproques, et créèrent ainsi cette institution de la *zadrouga* qui n'existe que chez eux. Parmi nous, la famille est uniquement fondée sur les liens du sang ; en Serbie, la parenté peut avoir pour base une affection mutuelle. Un homme se choisit un frère d'adoption (*pobratim*), et même une sœur (*posestrima*). Cette amitié prend des engagements

(1) *Études contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves*, par M. Édouard Laboulaye, membre de l'Institut.

solennels devant le pope; et, dès ce moment, il n'est aucun péril que le frère n'affronte pour son frère, il devient le défenseur naturel de sa sœur d'adoption. Rien ne pourrait faire manquer le Serbe à son serment. On a vu des passions violentes, écloses après la fraternité jurée au pied de l'autel, rester muettes, étouffées dans le cœur du *pobratim*, et ne se traduire que par un plus entier dévouement. De même que le Serbe peut faire choix d'un frère, d'une sœur, il peut également adopter un père, une mère. C'est la réunion de tous ces membres avec ceux que le sang a déjà liés qui forme la zadrouga. Voici comment la loi définit cette institution, expression originale de ce que les mœurs serbes ont de plus naïf et de plus touchant : « La zadrouga est une communauté de vie et de biens fondée et appuyée sur la parenté naturelle ou adoptive (Code civil, § 507). » Dans cette société, tous les biens généraux sont en commun. Le chef ou *staréchine* est ordinairement le plus âgé de la famille. Cependant, lorsqu'un père sent arriver la vieillesse,

il se démet parfois du *staréchinat* en faveur du plus capable de ses fils. C'est au *staréchine* qu'est confiée l'administration de la maison et des biens de la famille. Tous les membres adultes composent un conseil chargé de délibérer, de concert avec le chef, sur les affaires de la zadrouga. Le *staréchine* a en main toutes les attributions d'un prince constitutionnel ; il rend la justice, administre les finances, indique la tâche de chacun, prend sa place dans les assemblées de la commune et personnifie la famille devant l'autorité supérieure. Ce qui caractérise cette institution, c'est qu'elle concilie l'unité du pouvoir avec la liberté individuelle. Rien ne se fait dans la zadrouga, le chef ne peut agir en aucune manière, sans avoir consulté tous les membres de la famille, et pris même jusqu'à l'avis des domestiques. « Cette propension à la délibération en commun, dit M. Dozon, à l'entente préalable dont les Serbes aiment à faire précéder toute entreprise, est enracinée chez eux à un point qu'on ne saurait croire ; et rien ne leur est plus pénible que

de recevoir des ordres du *Kmète* (chef du village), sans en connaître le but et le motif. Ils exécutent très-volontiers tout ce qui leur est enjoint, mais à la condition qu'on leur explique pourquoi ils ont à faire ceci ou cela. Un pareil penchant, contracté dans la zadrouga, ne saurait jamais être dangereux pour l'État serbe, car celle-ci est accoutumée à faire tout ce qui peut tourner au bien de la maison commune — la patrie — à la condition toutefois que, ainsi que dans la zadrouga, tous ceux qui ont à supporter les charges publiques sachent pourquoi ces charges leur sont imposées et quels avantages peuvent en résulter pour le bien commun (1). » C'est grâce à cette institution que s'est conservé, chez les Serbes, l'amour de la liberté uni à celui de l'ordre : la meilleure école du citoyen n'est-elle pas la famille ? Comment les Turcs n'ont-ils pas compris

---

(1) La Zadrouga, *Étude sur la vie en commun chez les paysans serbes*, par M. Dozon. — *Revue orientale et américaine.* Mars 1860.

que leur plus grand ennemi, celui qui entretenait la Serbie dans un état de rébellion constante, c'étaient précisément ces mœurs patriarcales qui ont fait appeler les Serbes par un auteur musulman, les *Arabes de l'Europe!* Ces populations isolées dans leurs montagnes, attachées à leur croyance, à leur langue, à leurs traditions, avec une opiniâtreté exceptionnelle, ne trouvèrent pas dans le pouvoir qui pesait sur elles, l'action habilement ménagée d'une politique prévoyante, qui, en s'assimilant à la longue les peuples subjugués, finit par paralyser leurs efforts, par éteindre même en eux tout désir de se détacher du corps de la nation avec laquelle ils se sont identifiées pour ainsi dire à leur insu. Les Turcs en Europe, pas plus que les Arabes dans leurs conquêtes en Asie et en Afrique, ne semblent avoir songé à imposer cette transformation graduelle, seul gage de sécurité pour l'avenir. Toute leur ambition se borna à réduire les habitants à l'état de *rayas* (troupeau). Fiers uniquement du triomphe de l'islamisme et de ce qu'ils appelaient la cause

de Dieu, ils laissèrent, à leurs ennemis vaincus, leur langue, leurs coutumes; toute leur action sur eux consista dans des exactions cruelles, dans des massacres sans cesse renouvelés par un fanatisme aveugle autant que barbare. Ces persécutions, dont la religion était le mobile, contribuèrent à mettre entre les Turcs et les Serbes une barrière infranchissable. L'attachement de la population à sa foi, déjà si vif, n'en devint que plus ardent. La religion grecque a une affinité intime avec ses mœurs. Le caractère primitif que cette Église conserve dans les cérémonies du culte, la souplesse avec laquelle elle se plie aux diverses phases de la vie des peuples, la part qu'elle laisse à l'initiative de l'homme, convenaient mieux peut-être que la rigueur de l'Église romaine à l'état des Serbes et à leurs instincts libéraux. Ici le prêtre se mêle aux citoyens, il partage leurs plaisirs et leurs peines; il prend part à tous les actes de la vie publique et privée sans que sa présence gêne plus que celle d'un autre convive. Le pope, loin d'abdiquer son



titre d'enfant du pays, est citoyen lui-même. L'absence d'une autorité suprême, universelle, laisse à chaque patriarche, à chaque évêque, son entière indépendance. Avec quelle ardeur ces prélats patriotes ranimèrent, au nom de la foi, le courage des défenseurs de la Serbie ! On les a vus s'armer eux-mêmes pour la défense du pays, et, comme les juges d'Israël, marcher contre l'ennemi commun. Et que l'on ne croie pas que la religion seule les guide. Ils partagent les sentiments de la population contre les ennemis du pays, quels qu'ils soient. « Tous les ecclésiastiques grecs que j'ai consultés, dit M. Blanqui, se méfient autant de Saint-Pétersbourg que de Rome (1). » L'identité de religion n'a aucune influence sur le clergé serbe, et l'on peut affirmer sans crainte que le jour où il montrerait des tendances russophiles, il perdrait toute la considération dont on l'entoure. Loin de là, après avoir conservé dans la population l'amour de l'instruc-

(1) Blanqui, *Voyage en Bulgarie.*

tion qu'elle venait puiser dans les nombreux couvents de moines, pendant longtemps les seules écoles du pays, il a entretenu chez elle ces idées d'égalité et de liberté que le christianisme proclame. La religion a sauvegardé la nationalité serbe tout autant que la négligence des Turcs à s'assimiler ces peuples.

La configuration du sol a contribué puissamment aussi à lui conserver sa physionomie originale. Tout le nord de la péninsule n'offre qu'un chaos de montagnes qui, selon l'observation judicieuse de M. Cyprien Robert, au lieu d'avoir des chaînes régulières avec leurs sommets au centre de la contrée, ont leurs points culminants sur l'Adriatique et le Danube. Les vallées profondes qui s'ouvrent dans le cœur du pays sont autant de retranchements où quelques hommes peuvent arrêter des armées, en rendant impossible le déploiement de forces considérables et l'usage de l'artillerie. De vastes forêts couvrent en outre tout le centre de la Serbie. Après avoir servi aux habitants de refuge contre les Turcs,

elles devinrent, dans la dernière lutte, leur point de ralliement. C'est à ces causes réunies qu'il faut attribuer le caractère indépendant du peuple et la conservation intacte des mœurs serbes, que nous retrouvons aujourd'hui aussi fraîches, aussi naïves qu'elles l'étaient au XIII[e] et au XIV[e] siècle. Comme à cette époque, le pâtre conduit encore, aux sons de la flûte champêtre, les grands troupeaux de bœufs dans les plaines fertiles de la Bosnie. Il gravit lentement les montagnes à mesure qu'arrivent les chaleurs, abandonnant un plateau pour une cime plus fraîche, lorsque le soleil y a desséché la verdure. Il atteint ainsi les mousses alpestres. Puis, chassé par les neiges, il regagne des régions plus tempérées. Intrépide et sauvage, farouche même dans son aspect, mais généreux et hospitalier, le pâtre serbe est resté l'ami du pauvre et le défenseur du faible.

L'hospitalité, considérée comme un devoir sacré dans tout l'Orient, a, chez les Serbes, un caractère tout particulier de bienveillance et de

grâce. Lorsque s'est dissipée la défiance, suite d'une longue oppression, l'étranger est reçu comme un frère. Les petits enfants accourent au-devant de lui, car ils savent que son arrivée va mettre la maison en fête. Pour l'hôte béni un repas somptueux s'apprête ; le chef de la famille qui, d'ordinaire, prend ses repas à une table à part, descend, pour lui faire honneur, à la table commune. Le vin circule dans la coupe des aïeux. On interroge le voyageur sur les lois de son pays, car les Serbes aiment à s'instruire et à converser. Des toasts nombreux sont portés à sa santé ; pour lui l'on prépare la plus belle chambre, et — coutume empreinte d'une poésie charmante — les jeunes filles de la maison, anges silencieux, vont veiller sur son seuil pour écarter le trouble du sommeil de l'étranger.

Parmi les fêtes populaires, l'une des plus gracieuses est celle qui a lieu le lendemain du dimanche des Rameaux. Au lever du soleil, les vierges de la Serbie, portant des amphores grecques, se réunissent autour de la fontaine du

village. Elles chantent le retour des tièdes rayons et l'eau délivrée de la glace; le ruisseau qui reprend son cours, l'onde redevenue limpide sous l'œil ardent du cerf qui se mire dans son sein. C'est l'époque où les jeunes amours s'éveillent avec la nature. Quand arrive le soir, les brunes filles de la Serbie, assises sur le seuil de leur porte, invoquent saint Georges pour leur prochain hyménée; elles chantent :

Jour de la Saint-Georges, quand tu reviendras,
Chez ma mère, puisses-tu ne plus me trouver !
Mais soit mariée, soit ensevelie;
Plutôt mariée qu'ensevelie (1) !

Le jour de la Saint-Georges arrive enfin. On est vers la fin d'avril. La veille, les femmes mariées vont cueillir dans les champs les herbes printanières, celles surtout dont se composent les filtres amoureux. Elles les jettent ensuite dans l'eau du moulin, dont la roue est à leurs

---

(1) M. Dozon, *Poésies serbes*.

yeux le symbole de fortune, et les y laissent jusqu'au jour suivant. Le lendemain, dès l'aurore, elles s'y baignent comme pour rajeunir avec la campagne qui commence à reverdir. Pendant qu'elles se rendent à l'église — car chez les Serbes la religion se mêle à toutes les fêtes — le père de famille tue un agneau sur le seuil de sa maison; un grand repas s'apprête en l'honneur de saint Georges, le patron des tribus et des laboureurs. Dans ces jours de réjouissance, la jeunesse des villages se réunit sur l'herbe nouvelle pour danser le *kolo*. Cette danse sert de prétexte aux déclarations d'inimitié ou d'amour. Chaque jeune Serbe est pourvu de sa flûte, sur laquelle il exécute à son tour un solo, tandis que le kolo se forme autour de lui. Mais dès qu'il se trouve en présence d'un rival ou d'un ennemi, il s'arrête, et la danse va se continuer ailleurs. Pendant ce temps, l'amant cherche des yeux celle qu'il aime. Quand il l'a rencontrée, il se place à côté de la jeune fille dont les yeux sont fixés sur le sol. La danse se poursuit, le jeune homme improvise

tout haut des vers qu'il a l'air de s'adresser à lui-même, et dans lesquels il peint ses sentiments amoureux. C'est ainsi que les cœurs se révèlent et s'épanchent dans ces jours de joie générale, qui ne sont, par le fait, que de grandes réunions de familles. Qu'il y a loin de cette pureté de mœurs au dévergondage de nos fêtes européennes! Quelle heureuse influence l'amour du foyer a exercé sur ce peuple, quelle séve puissante il a entretenu en lui! Patriotisme, sentiment du droit et du devoir, libéralisme bien entendu, le Serbe doit tout cela à la famille. M. Cyprien Robert l'a dépeint dans une phrase. Demandant un jour à un Serbe s'il y a des nobles parmi eux : « Oui, répondit-il, nous le sommes tous. » Sainte noblesse qui n'est fondée sur l'usurpation d'aucun des priviléges de l'homme et que chacun porte dans son cœur! Aussi le mot de citoyen exprime-t-il une idée en Serbie. Chaque particulier prend sa part aux affaires publiques dans des assemblées nationales qui rappellent les Champs-de-Mai de l'ancienne France

de Clovis. Dans ces assemblées, garanties des libertés du peuple, on fixe les impôts, on discute les grandes questions de la paix et de la guerre, et tout ce qui intéresse le pays. Ce sont ces mœurs, c'est la zadrouga, c'est la religion qui a conservé ce peuple jeune et fort au milieu de l'air délétère de la servitude et qui, dès les premiers moments de son indépendance, lui ont donné l'intuition des progrès du siècle dont ils cherchent avec succès à s'inspirer.

Ces tendances heureuses ont en effet porté leurs fruits dans l'organisation sociale de la Serbie actuelle. « Rien n'est plus intéressant à observer, dit M. Blanqui, que le développement progressif de ce petit État, naguère soumis aux lois musulmanes, sous l'influence des libertés nées de la conquête de son indépendance (1). » Il faut ajouter que ces progrès ont été rapides. Dans l'espace de trente années, car la Serbie in-

(1) *Rapport sur l'état des populations de la Turquie d'Europe*, par M. Blanqui, membre de l'Institut.

dépendante n'existe en réalité que depuis 1830, le pays a changé de face. Les Serbes, dans cette faible portion du territoire qu'ils habitent, ont donné la mesure du degré de civilisation qu'ils pourraient atteindre, si la population qui gémit encore sous l'autorité de la Porte, acquiert un jour le droit de se réunir à ses frères délivrés.

La principauté de Serbie se trouve comprise entre le Danube au nord, et la Serbie méridionale au sud; entre la Bulgarie à l'est, la Drina et la Bosnie à l'ouest. Elle est divisée en dix-sept départements. A la tête de chaque département est un préfet (*natchalnik*), qui a, sous sa juridiction, les sous-préfets des districts (*capetans*). Ces derniers ont autorité sur les *Kmètes* ou chefs de village. Chaque commune s'administre elle-même. La zadrouga est le premier anneau de cette chaîne administrative qui va du simple citoyen au chef de l'État.

Le gouvernement adopté par les Serbes est constitutionnel; cette forme du pouvoir, la seule

qui concilie le règne de la liberté avec celui de l'ordre, est dès longtemps enracinée dans les idées du peuple qui en a trouvé l'image dans l'autorité du *Staréchine* ou chef de la zadrouga, comme nous l'avons déjà fait observer. Des assemblées nationales (*Scoupchtina*) auxquelles tous les citoyens sont convoqués, se réunissent à des époques fixes. Ce sont les sauvegardes de la liberté nationale contre les abus du pouvoir et les faiblesses des hommes chargés de la défense de la constitution. Le sénat (*soviet*), placé à côté du prince, représente, dans ses dix-sept membres, les populations réparties dans les dix-sept départements. Il remplit à peu près les fonctions de notre corps législatif. Le chef de l'État dispose du pouvoir exécutif qu'il exerce par l'organe des différents ministères organisés comme ceux de la France. D'après le traité de 1833, conclu entre la Porte et les Serbes, l'hérédité est consacrée dans la famille de Miloch Obrénovitch dont le fils, le prince Michel, gouverne actuellement le pays.

La position de la principauté de Serbie, par rapport à la Porte Ottomane, a été déterminée, comme nous l'avons vu, par l'article 8 du traité de Bucharest. Si ce n'est l'impôt annuel, d'un demi-million environ, qu'ils doivent verser dans le trésor du sultan, les Serbes jouissent d'une entière indépendance. Ils ont aussitôt profité de leur liberté pour rouvrir les écoles élémentaires et fonder trois colléges dans l'intérieur du pays. Belgrade possède une faculté de droit et une faculté de théologie; des cours d'histoire naturelle se donnent au gymnase. On trouve, dans la même ville, une école militaire et une école de dessin. Avec le temps, l'instruction se répandra plus encore. Les Serbes, doués d'une intelligence vive et d'une grande facilité, ne sont restés ignorants que par force. Un grand nombre de familles envoient aujourd'hui leurs enfants en Europe et surtout en France pour y puiser, dans nos colléges, une instruction complète. La plupart s'en retournent chez eux munis de leur diplôme de docteur en droit ou

en médecine et apportent à leur patrie de nouvelles lumières, à leurs concitoyens un plus grand désir d'atteindre l'état de civilisation de ces peuples privilégiés. Tout le monde en Serbie parle avec pureté la langue nationale, le plus beau des dialectes slaves selon M. de Salvandy. « Le plus riche et le plus pur de tous les dialectes slaves, dit-il, est le Serbe, qui est parlé dans la Serbie, la Dalmatie, une partie de la Bohême et de la Croatie, par une population de quatre millions d'hommes. Des monuments curieux marquent la suite de cette langue aux XIe, XIIe, XIIIe et XIVe siècles. C'est sur la fin de ce siècle qu'avec la *nation* serbe, un moment si grande sous Lazare, s'éteignit en 1389 la langue nationale, vaincue avec Lazare dans les plaines de Kossovo....... Ce qui ne périt pas alors du dialecte serbe, se réfugia dans les montagnes, où se formèrent, des regrets de la patrie perdue et de la haine de ses oppresseurs, des chants populaires comparables, selon des critiques compétents, à ce que nous offre de plus beau en ce

genre la Grèce moderne (1). » Comme nous l'avons déjà remarqué, les moines contribuèrent puissamment à conserver aux Serbes, et leur langue et le goût de l'étude. Ces moines, répandus dans un grand nombre de monastères, forment une partie du clergé; l'autre partie est composée des popes pour qui le mariage est toléré. Ces derniers reconnaissaient l'autorité de l'archevêque serbe de Belgrade. Trois évêques sont en outre établis dans différentes villes de l'intérieur.

L'administration de la justice est la même en Serbie que chez nous. On y retouve nos tribunaux de première instance, nos cours d'appel et notre cour de cassation; les débats sont publics et soutenus par des avocats de la faculté de droit de Belgrade.

Le service militaire est organisé à l'instar de celui de l'Europe. La principauté a constamment

(1) Discours de M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, à la chambre des députés, sur la littérature slave.

cinq mille hommes sous les armes. Mais d'après une mesure récente, en trois appels successifs, l'armée s'élèverait de suite à cent vingt mille hommes. Dans des conjonctures plus graves, tous les Serbes valides sont soldats. Le système européen, appliqué à la milice serbe, a fait merveille en quelques années, contrairement à ce qui a eu lieu chez les Turcs que les réformes de Mahmoud et d'Abdul-Medjid n'ont pu plier à la discipline et à la subordination. Mais là ne s'arrête pas le contraste étrange qui existe entre les deux peuples. Tandis que les Turcs se distinguent par une incurie sans égale, qu'il n'y a dans tout l'empire Ottoman aucune voie de communiuation créée ou entretenue, la Serbie a déjà ouvert une grande et belle artère qui va de Belgrade à Aleksinatz et plusieurs autres routes se dirigeant du nord au sud, ou suivant à l'est le cours du Timok.

C'est ainsi que, dans toutes les branches de l'administration, l'ordre s'est répandu en Serbie et, avec lui, le progrès de chaque jour; c'est ainsi que les Serbes ont tenu leurs promesses et se

sont montrés mûrs pour l'état social, après avoir témoigné, par leur héroïsme, qu'ils étaient dignes de l'indépendance. Leur organisation dans la principauté est en quelque sorte une épreuve dont ils sont sortis victorieux. Ils ont donc ajouté à leurs droits historiques la sanction d'une heureuse expérience; ils méritent les sympathies de l'Europe libérale, de l'Europe civilisée. Que faut-il aux Serbes pour arriver à un développement complet? une indépendance qui s'étende à toute la population, la reconstitution de leur nationalité. Alors seulement l'industrie et le commerce pourront apporter la richesse dans le pays. Dès que la paix et les lois sauvegarderont les biens des habitants, ce sol fertile, livré à une culture plus étendue, pourra se couvrir de moissons abondantes. Le caractère guerrier du Serbe tient uniquement à l'état d'hostilité permanente dans lequel il est obligé de vivre. Lorsqu'il n'aura plus d'ennemis à redouter, il pourra se vouer à l'agriculture dans les campagnes, à l'industrie dans les villes. Les montagnes de la contrée

recèlent des mines précieuses, des carrières de syénite, de porphyre et de serpentine. M. Herder de Freyberg a reconnu du charbon de terre sur quatre points différents, surtout dans les environs de Maïdan-Pek où une société franco-serbe s'est établie pour l'exploitation de la houille. Mais ce qui est indispensable, pour la création du commerce serbe, c'est le littoral Adriatique que l'Autriche, cet empire en mosaïque, occupe, avec autant de droit que la Vénétie. Voici le moment d'étudier l'état des esprits chez les Serbes, de voir quelles sont leurs espérances et comment elles peuvent se concilier avec l'intérêt des puissances européennes.

VII

L'AVENIR DE LA SERBIE.

« Le premier souverain qui, au milieu de la pre-
« mière grande mêlée, embrassera de bonne foi la
« cause des peuples, se trouvera à la tête de toute
« l'Europe, et pourra tenter tout ce qu'il voudra. »

(Napoléon Ier. *Mémorial de Sainte-Hélène*,
t. VIII, p. 273.)

Nous venons de parcourir rapidement l'histoire des Serbes tout entière; nous avons suivi leur développement, nous nous sommes initiés à leur vie politique et morale. Si nous réfléchissons un moment sur les impressions que cette étude a laissées dans notre esprit, nous recon-

naîtrons tout d'abord une transformation complète de nos idées sur la Serbie. L'histoire de ce peuple est généralement ignorée. Le premier, il a succombé dans la plaine de Kossovo, lors de l'invasion ottomane, et l'empire grec, qui subsista encore plus d'un demi-siècle, bien que réduit à Constantinople, semble avoir absorbé toute l'attention des historiens. Il n'existe presque rien, en français, concernant les Serbes jusqu'au XIV[e] siècle. C'est ce qui explique l'ignorance où l'on est resté sur le rôle politique qu'ils jouèrent dans le moyen âge, ignorance qui a contribué à faire considérer la Serbie comme une province remuante qui a enfin acquis son indépendance. Or l'histoire nous démontre que la Serbie n'est pas une province mais un *empire ;* que les Serbes ne composent pas une peuplade, comparable à celle des Maronites du Liban, mais un *vrai peuple.* Nous comprenons maintenant pourquoi cette population, dont les droits n'ont été reconnus que dans une portion seulement du pays qu'elle habite, se soulève dans tout le nord de la Turquie :

c'est que cette contrée est sa patrie! Nous avons assisté à la formation de la nationalité serbe aux VIIe et VIIIe siècles, alors que les peuples aujourd'hui puissants, incertains et divisés, cherchaient encore leur voie; nous avons vu la Serbie prendre, avec Étienne Némanïa, les proportions d'un royaume et subsister dans cet état jusqu'au moment où Douchan lui donna l'extension d'un empire. Dès lors, la nationalité serbe est établie d'une manière irrévocable; non pas seulement comme l'était la nationalité française à la mort de Charlemagne, mais aussi forte, aussi durable qu'à l'époque de nos annales où eut lieu l'invasion anglaise à la suite du règne malheureux de Charles VI. On ne peut effacer cette page d'histoire, et cette page contient les droits imprescriptibles des Serbes. Que si les conquêtes rapides des Ottomans arrêtèrent l'essor de ce peuple au moment où sa destinée l'appelait à remplacer, à régénérer l'empire grec, ce n'est pas une raison pour oublier ce qu'il fut, alors surtout que la puissance qu'il avait acquise en

fit le rempart de l'Europe contre les Turcs envahisseurs. Je me borne ici à rappeler des faits historiques. Cette lutte sans trêve des Serbes contre les conquérants ottomans, cette protestation constante contre leur domination, qui se traduisit par un état permanent d'hostilité, n'ont-elles pas entravé la marche des sultans et leurs progrès dans le monde chrétien? Ces émigrations renouvelées de la population en Hongrie, en Autriche, étaient-elles un *sauve qui peut* devant l'ennemi vainqueur? Non, ces émigrés étaient des soldats qui venaient s'unir à des chrétiens comme eux pour défendre la cause du christianisme vaincue dans leur patrie. Se sont-ils démentis un seul instant sous le drapeau de l'étranger? Ne les avons-nous pas vus, dans maintes circonstances, contribuer au triomphe de la croix sur l'islamisme, de la civilisation sur la barbarie? On le sent maintenant, c'est l'histoire en mains qu'il faut juger les Serbes; c'est là que vivent, dans toute leur force, leur droit de peuple et les titres, trop longtemps méconnus, qu'ils ont acquis à la re-

connaissance de l'Europe chrétienne, de l'Europe civilisée.

Après avoir suivi les Serbes dans leur résistance opiniâtre contre la domination turque, nous les avons admirés dans la lutte héroïque entreprise pour leur émancipation. Cette insurrection ne fut pas un réveil, mais une tentative nouvelle après mille tentatives infructueuses. Le soulèvement de 1804 n'a pas été le mouvement d'un parti isolé, une réunion d'hommes courageux qui ont arboré le drapeau de la liberté : c'est un peuple qui s'est levé en masse.... ce sont quelques milliers d'hommes qui ont été délivrés ! Est-ce pour cette indépendance circonscrite et précaire que les Serbes ont versé leur sang ? Non certes ; ils n'ont pas conservé, sous le fouet des Turcs, un patriotisme vivace et l'amour toujours plus ardent de leur nationalité, sans que la pensée constante d'une régénération complète ne les ait soutenus et fortifiés. Ils ne sont pas organisés comme un État vaincu de la veille dans la principauté où l'on a consacré leur indépen-

dance ; ils ne sont pas trouvés capables de participer, sans plus de préparation, au mouvement intellectuel et social de l'Europe, pour rester éternellement confinés dans ces limites étroites, et supporter, dans le reste de la contrée, le joug de la Turquie. « Aujourd'hui, qu'on le sache bien, disait M. Laboulaye dès 1856, la pensée du Serbe va plus loin que l'indépendance; il songe à ses frères de la Bosnie, de l'Herzégovine, de la Bulgarie. L'enfant, élevé avec des chants patriotiques, grandit dans la pensée qu'un jour renaîtra l'empire de Douchan, et cet empire, il sait où en sera le siége : c'est au Bosphore. Le Serbe ne connaît pas Constantinople, c'est le nom d'une ville grecque; ni Stamboul, c'est le nom d'une ville turque ; Byzance, pour lui, c'est Czarigrad, la ville du czar, la capitale de la Serbie, le séjour de l'empereur des Serbes (1). » La

(1) *Études contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves*, par Éd. Laboulaye, membre de l'Institut. Paris, 1856.

principauté de Serbie n'est que le drapeau victorieux de cette nationalité. Tous les regards sont fixés sur ce petit État ; autour de lui, la population tout entière frémit de colère et d'impatience. En Bosnie, en Herzégovine, dans le Monténégro, partout enfin, la haine contre les oppresseurs s'alimente de ces espérances de régénération prochaine et de l'amour puissant de l'indépendance qui travaille depuis des siècles ces infatigables lutteurs. Il n'est pas jusqu'aux Bulgares, les plus pacifiques des enfants de la Serbie, qui n'aient eu, à dix ans d'intervalle (1841-1851), deux insurrections générales. Si l'on veut des faits actuels, on n'a qu'à jeter les yeux sur les dépêches qui nous arrivent de Constantinople. On pourra juger de l'état des esprits dans toute la contrée par les événements qui se succèdent dans l'Herzégovine et dans la *Montagne-Noire*, par les armements qui se préparent dans la principauté elle-même. Pourquoi cette insurrection nouvelle après tant d'efforts infructueux ? C'est que la population ne saurait plus longtemps

vivre dans la servitude, qu'elle étouffe au sein de l'esclavage et qu'elle cherche à en sortir à quelque prix que ce soit; c'est qu'elle voit bien que son ennemi devient de plus en plus impuissant, et que l'heure est sonnée de compléter l'œuvre de sa régénération commencée en 1804.

Que peut opposer la Turquie aux prétentions du peuple serbe? Depuis plus de quatre siècles que les Ottomans se sont implantés dans ce pays, on peut dire qu'ils n'en ont pas encore achevé la conquête; ils ne se sont maintenus que dans les villes et dans les places fortes, et seulement au prix des cruautés les plus inouïes. Leur administration — si l'on peut appeler de ce nom le régime des gouverneurs turcs — n'a été qu'une suite d'exactions, que le règne de l'arbitraire et l'assouvissement de la haine fanatique que tout musulman nourrit envers les chrétiens. Cette haine, excitée encore par des révoltes fréquentes, a produit en Serbie des massacres qui font frémir, des monstruosités qui appellent la vengeance. Les Turcs ont fait le désert autour

d'eux; ils n'ont dominé que sur des ruines. « L'Europe qui porte avec raison un si vif intérêt à la cause des noirs, dit M. Blanqui, ne sait pas assez qu'il existe à ses portes, et l'on peut dire dans son sein, plus de sept millions d'hommes, chrétiens comme nous, qui sont traités de chiens *en leur qualité de chrétiens*, par un gouvernement auprès duquel toutes les puissances chrétiennes ont des ambassadeurs accrédités! L'Europe ne sait pas assez qu'à l'heure qu'il est, il n'y a pas en Turquie une seule femme chrétienne dont l'honneur ne soit à la merci du premier musulman auquel elle aura le malheur de plaire (1). » Quand cessera enfin cet état déplorable? Quand fera-t-on disparaître de l'Europe cette plaie honteuse? On s'étonne que les puissances civilisées souffrent encore au milieu d'elles le règne de ce despotisme brutal. Mais la force des choses amène insensiblement à leur ruine les empires fondés sur

---

(1) *Voyage en Bulgarie pendant l'année* 1841, par M. Blanqui, membre de l'Institut.

l'injustice et l'oppression. Qu'on le veuille ou non, la Turquie est à la veille d'une dissolution complète. Le seul lien qui rattachait à Constantinople les peuples musulmans de l'empire, s'est brisé le jour où le sultan est devenu réformateur. La religion, qui constituait toute la puissance des Turcs, devient aujourd'hui la cause de leur impuissance. Voyez cette recrudescence de fanatisme qui, semblable à une vaste conspiration, éclate, depuis quelque temps, tantôt à Djedda, tantôt dans les îles de la Grèce et enfin en Syrie ; voyez-la se prolonger jusque dans les Indes dont le principe insurrectionnel est exclusivement musulman. Qu'ont fait les Turcs pour arrêter les massacres ou pour les prévenir ? Rien, car les troupes mêmes du sultan sont prêtes à faire cause commune avec la population fanatisée. On sait bien cependant à Constantinople que ces crimes recevront tôt ou tard leur châtiment, et que l'Europe finira par ne plus compter avec une puissance qui ne peut faire la police de ses propres États ! Sans finances, bientôt sans

armée, la Turquie ne subsiste plus que par la volonté des nations occidentales qui reculent devant les complications qu'entraînerait après elle la chute de cet empire vermoulu. Cependant les populations chrétiennes sont décimées ; le viol, les massacres, le pillage sont devenus l'état normal des provinces de la Turquie. On comprend que ce *système de désordres*, ces cruautés d'un autre âge ne peuvent se continuer plus longtemps. « Un seul mot, dit encore M. Blanqui, suffirait pour mettre un terme à ce scandale : quand donc l'Europe le dira-t-elle ? On a fait tant de coalitions dans des intérêts politiques, n'en pourra-t-on faire une dans l'intérêt de l'humanité (1) ? » L'impuissance du gouvernement turc doit nécessairement hâter la solution de cette question d'Orient qu'on s'efforce en vain d'ajourner, et que l'insurrection bientôt générale de la population serbe va sans doute précipiter encore.

---

(1) *Voyage en Bulgarie pendant l'année* 1841, par M. Blanqui, membre de l'Institut.

La grande difficulté devant laquelle recule la diplomatie européenne dans la question d'Orient, consiste évidemment dans l'embarras que l'on prévoit de remplacer les Turcs par une autre puissance. Les nations occidentales redoutent avec raison les tentatives de la Russie du côté de Constantinople. L'existence politique de la Turquie arrête l'invasion moscovite. Il est vrai que les Turcs sont des barbares, qu'ils font peser sur nos frères un joug injuste et cruel : on n'ignore point cela en Europe. Mais tant que le trône du sultan est debout, le Bosphore n'appartient pas au Czar. Ce raisonnement pourrait être juste si la Turquie était à même de résister à la Russie, je ne dis pas dans une guerre de longue durée, mais à un premier mouvement. Il faut reconnaître qu'aujourd'hui quelques régiments russes auraient bientôt raison de toutes les forces de l'empire ottoman. La question change donc de face. L'existence de la Turquie ne maintient l'équilibre européen, que parce qu'elle permet aux puissances de se porter immédiatement contre la

Russie, si cette nation se disposait à envahir les provinces turques. C'est ce calcul qui semble avoir conduit en Crimée les troupes de la France et de l'Angleterre. Je ne ferai point observer ce que ce système d'intervention pourrait avoir de chanceux. Je veux seulement suivre la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg dans cette grave question. Cette politique est trop prudente pour vouloir arriver par une invasion au but qu'elle se propose. Elle agit par des moyens qui font moins de bruit et qui n'en sont que plus redoutables. La Russie sait fort bien qu'elle seule est à même de profiter de la chute de l'empire ottoman : la France ni l'Angleterre ne sauraient établir leur domination en Turquie. Aussi attend-elle avec patience que cet empire s'écroule de lui-même, certaine qu'elle est de sa ruine prochaine. Cependant elle met le temps à profit. Tandis que les puissances occidentales semblent méconnaître l'existence du peuple serbe, s'unissent même avec leurs oppresseurs et contribuent ainsi à perpétuer sa servitude, la Russie le pro-

tége, elle exploite avec l'habileté qui caractérise sa politique, la similitude de religion, l'identité d'origine qui existent entre son peuple et celui de la Serbie. Elle cherche ainsi à gagner du terrain dans l'esprit de la population, en lui montrant que le Czar est son protecteur naturel et son seul appui. Malheureusement pour elle, quelle que soit son habileté, elle n'a pu persuader aux Serbes qu'elle ne travaille que pour leur bonheur. En intervenant dans la guerre de l'indépendance, elle leur a trop laissé voir ses vues ambitieuses et les motifs égoïstes du protectorat qu'elle leur accordait. Tandis que le peuple serbe combattait pour sa complète émancipation, elle a brisé trop d'espérances par ses intrigues et ses exigences, qui ont eu pour résultat de lui faire accepter une indépendance tronquée dans *un coin* de sa patrie. Ces hommes courageux et clairvoyants, bien qu'ils ne fussent pas à la hauteur de la politique de Saint-Pétersbourg, comprirent que les Russes étaient tout autant leurs ennemis que les Turcs et, loin d'adhérer aux

prétentions du Czar, nous les avons vus constamment se tourner du côté de la France. Malgré la résistance qu'elle rencontre dans la population même, la Russie ne désespère de rien. Elle voit avec joie l'Europe galvaniser le cadavre ottoman et attend le jour où tous les Serbes du nord de la Turquie se soulèveront en masse. Alors elle viendra de nouveau leur prêter son appui, et cette politique adroite aboutira fatalement aux résultats qu'elle a obtenus pour la Pologne: à un *partage à l'amiable* entre l'Autriche et le Czar, à moins que les deux puissances qui marchent à la tête du progrès et des idées libérales, ne viennent mettre leur *veto* à ces usurpations odieuses. Il est bien certain que les Serbes ne resteront pas longtemps encore dans la position qui leur est faite. L'insurrection qui a éclaté dans le Monténégro et qui s'est répandue dans l'Herzégovine, va bientôt s'étendre à toute la contrée. Devant la Turquie impuissante et menacée, quelle sera l'attitude de la France et de l'Angleterre? Irons-nous combattre les Serbes et les

faire rentrer dans l'esclavage ? Ce serait un triste rôle à jouer pour les libérateurs de l'Italie ! Et, dans ce cas, il faudrait compter avec la Russie qui prendrait fait et cause pour les chrétiens. La politique russe est dans l'attente de ces événements. Ce n'est pas avec son armée seule que le Czar espère entrer à Constantinople : C'est au nom du protectorat des Slaves de la Turquie ! Comprend-on maintenant comment l'empire ottoman ne peut plus suffire au maintien de l'équilibre Européen ?

Cette question d'Orient qu'on regarde comme insoluble peut cependant se résoudre d'elle-même. Est-on embarrassé de donner des successeurs aux Turcs quand les enfants du sol demandent à reprendre leur place parmi les peuples? Qu'on laisse les Serbes être Serbes comme les Grecs sont Grecs, et l'on aura mis, entre la Russie et Constantinople, la seule barrière qui puisse arrêter les projets d'envahissement des continuateurs de l'œuvre de Catherine II.

Mais, diront quelques-uns, les Serbes ne fe-

font-ils pas cause commune avec les Russes ? A cela, je répondrai avec M. Laboulaye : « Un peuple qui s'appartient ne se vend ni ne se donne à personne (1). » Je crois, du reste, avoir assez fait connaître les sentiments de la population à l'égard de *ses protecteurs*, sentiments qui se trouvent résumés dans un dicton populaire : *Le joug turc est de bois, le joug russe est de fer !* Et cependant, il ne faut pas se le dissimuler, en face de l'indifférence des puissances occidentales, la Serbie tomberait fatalement sous la domination de la Russie. Ce n'est qu'en reconstituant ce peuple qu'on peut le soustraire à cette destinée. Le cabinet de Saint-Pétersbourg ne l'ignore point; c'est la raison qui lui fait tout mettre en œuvre pour entraver les tendances des Serbes à ne former qu'un seul et grand État. Si à Paris et à Londres on est initié à cette politique, — comme il y a lieu de le penser, — on

(1) *Études contemporaines*, etc., par M. Laboulaye, de l'Institut

n'hésitera pas à protéger le rétablissement d'une nationalité qui assurerait à jamais la paix de l'Europe.

Nous avons déjà parlé de la surexcitation des esprits en Serbie; mais il nous serait impossible de trouver des couleurs assez énergiques pour en faire un tableau fidèle. Dans le vaste territoire qui s'étend du sud de l'Autriche et des bords de la mer Adriatique jusqu'au sein de l'Albanie et à la mer Noire, couve un de ces grands orages populaires qui éclatent en dépit de toutes les mesures, et dont les journaux français nous apportent à peine les symptômes en nous parlant des soulèvements de l'Herzégovine et du Monténégro. Les Serbes des provinces autrichiennes quittent leurs foyers, abandonnent leurs affaires et viennent se mêler aux insurgés de la Montagne-Noire et de l'Herzégovine. L'Autriche protestera en vain contre cette désertion; elle ne pourra empêcher que les Serbes veuillent être Serbes, et que ceux qu'elle tient sous sa domination, ne participent au mouvement général. L'esprit de nationalité

est tellement enraciné chez ce peuple, que, sur les points les plus opposés de la contrée, la même pensée anime les habitants, la même fièvre les agite, la même colère les émeut. Un courant électrique semble remuer la population tout entière, lui communiquer comme un frisson sublime d'enthousiasme et de liberté. Cette insurrection près d'éclore n'est pas une force aveugle qui détruit; c'est une puissance intelligente qui ne brise que des chaînes : elle a son centre et son point de ralliement. Ce centre, c'est la principauté de Serbie. Les Serbes indépendants se préparent à accomplir leur mission glorieuse. Ne sont-ils pas les champions naturels de la grande cause de leur nationalité? Lorsqu'en 1848, les Hongrois, libres de la veille, voulurent s'imposer à leurs frères du banat de Témesvar, n'est-ce pas sur leur intervention armée que la Hongrie dut renoncer à ses prétentions? C'est donc autour de la principauté que la population va se grouper; elle n'attend que son initiative pour se

soulever sur tous les points, et cette initiative ne se fera pas longtemps attendre.

On se demande si, dans ces conjonctures, la France peut hésiter à soutenir les Serbes dans cette lutte suprême. Notre indifférence pour ce peuple a été complète jusqu'au moment de la guerre de Crimée. Depuis cette époque, les agents français ont montré pour la population plus de sympathie, plus de sollicitude. Aussitôt notre influence s'est rétablie dans la contrée. C'est en nous, c'est en notre gouvernement que les Serbes mettent leur plus ferme espoir. Ils pensent avec raison qu'une nation comme la France ne peut se borner à une protection sans efficacité. Ils attendent d'elle plus que des sympathies; c'est entre les mains des libérateurs de l'Italie qu'ils veulent confier le soin d'assurer leur avenir. Pour atteindre le but qu'ils se proposent, ils ne lui demandent cependant ni un Lafayette, ni l'escadre de Navarin, ni l'armée de Solferino : ce qu'ils sollicitent de son gouvernement, c'est uniquement un appui moral, le concours tout-

puissant de son adhésion pour la régénération de leur patrie. Cette intervention pacifique suffirait sans doute pour empêcher les tentatives de la Russie, pour faire avorter les intrigues de l'Autriche ; avec elle, les Serbes auraient bientôt raison de toutes les armées turques et de tous les Omer-Pacha de l'empire. Certes, l'opinion publique ne saurait faire défaut, chez nous, à ce peuple héroïque. D'autre part, trop d'intérêts politiques et matériels engagent la France à maintenir, à accroître même son influence dans ce pays ; le rôle qu'elle peut jouer dans l'œuvre de l'indépendance complète de la Serbie est trop dans ses traditions, dans l'esprit même de Celui qui dirige ses destinées, pour qu'il soit permis d'ébranler la confiance des Serbes. Il semble que ce serait faire injure à l'habileté de nos diplomates, au sentiment de générosité qui a engagé notre gouvernement dans la guerre d'Italie, que de ne pas confirmer ce peuple dans ses espérances. Je voudrais qu'il me fût donné de dire à ces hommes : Laissez-vous inspirer par ce pa-

triotisme qui a fait votre force et qui fera votre gloire. N'hésitez pas à tenter cet effort suprême qui doit amener votre régénération et faire renaître la nationalité serbe sur ce sol arrosé de vos larmes et du sang des martyrs de la liberté. La France est toujours cette nation généreuse et puissante qui défend les droits des peuples. Laissez en elle votre confiance ; votre espoir ne sera point trompé : l'Italie renaissante est pour vous comme une promesse !

Résumons en quelques mots cette dissertation sur l'avenir de la Serbie.

La principauté Serbe est le centre autour duquel cherche à se réunir la population opprimée par les Turcs. Cette population, s'appuyant sur l'histoire, sur la lutte séculaire qu'elle a soutenue contre les oppresseurs du pays, sur la conservation intacte de sa nationalité, veut se reconstituer en corps de nation. Les Serbes ont montré

quel usage ils comptent faire de l'indépendance. C'est en marchant dans la voie du progrès qu'ils prétendent mériter le triomphe de leur cause ; c'est en participant à la civilisation de l'Europe, en assurant chez eux le règne de l'ordre et de la liberté.

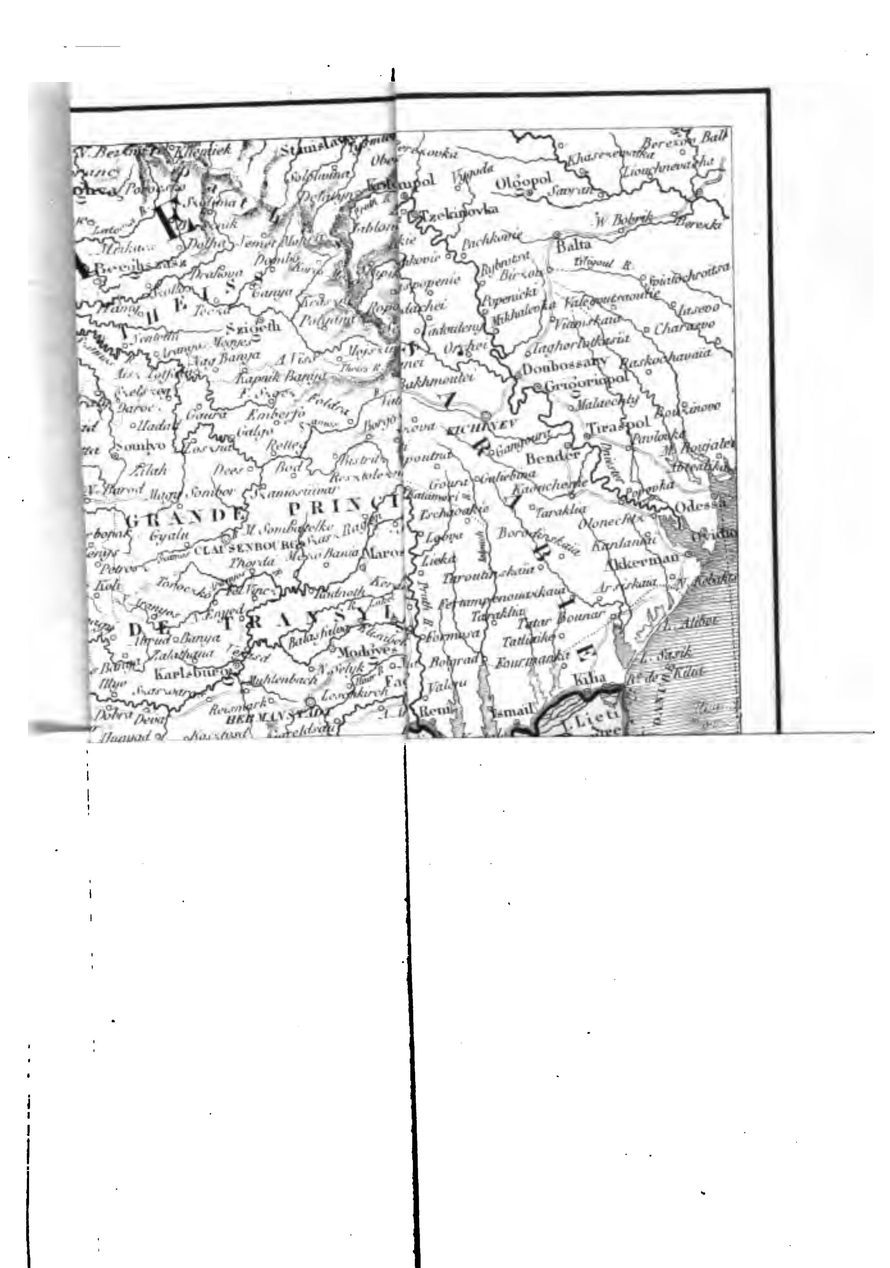
La formation d'un grand état Serbe est la seule solution possible du problème oriental, la seule qui puisse convenir à l'Europe et surtout à la France qui, par toute autre combinaison, a beaucoup à perdre et rien à gagner dans la question d'Orient. On a donné à l'Italie une unité qui l'élève au rang des grandes puissances, en passant sur des considérations d'un ordre majeur, alors que l'unité nationale de l'Italie n'a jamais existé depuis que Rome perdit le sceptre du monde. Dans la question serbe, aucune difficulté de cette nature n'existe.

Enfin la religion et l'humanité réclament leurs droits. Il n'est plus possible d'entretenir, au sein de l'Europe, en plein XIX[e] siècle, une puissance qui ne s'impose que par des massacres et qui

transforme les plus belles contrées du globe en un repaire de brigands et de vandales. Il n'est plus possible de laisser les frères des Grecs régénérés au pouvoir de ces barbares.

Telles sont les raisons qui ramèneront, qui doivent ramener les Serbes à l'état social dont ils jouissaient avant l'invasion ottomane ; *à la reconstitution de l'empire Serbe de Douchan.*

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cie, rue Racine, 26.



Olgopol
Savran
Balta
Tzekinovka
Orhei
Doubossary
Grigoriopol
Tiraspol
Bender
KICHINEV
Odessa
Akkerman
Taraklia
Bolgrad
Ismail
Kilia
Reni
Szigeth
Zilah
Dees
Gyalu
CLAUSENBOURG
Thorda
Karlsburg
Muhlenbach
HERMANSTADT
GRANDE

